

**"Quelqu'un nous a-t-il jamais promis quelque chose ?
Et alors pourquoi attendons-nous ?"**

Exercices spirituels des Etudiants
de Communion et Libération

Rimini, Décembre 2012

INTRODUCTION

JULIÁN CARRÓN

7 décembre, soir

« Attente » est le mot qui définit chacun de nous. Et c'est cette attente qui nous a conduits jusqu'ici, autrement nous ne serions pas venus. Mais, en même temps, nous savons tous combien cette attente se trouve contrariée par tant de préoccupations, par mille distractions qui tentent de nous en éloigner, de nous éloigner de nous-mêmes, de la vérité la plus profonde de nous-mêmes, alors que nous sommes cette attente.

C'est pourquoi, conscients de notre faiblesse, de notre fragilité, nous demandons à l'Esprit Saint qu'il nous crée de nouveau, c'est-à-dire qu'il fasse de nous ce que nous sommes vraiment : une attente illimitée d'accomplissement.

Discendi Santo Spirito (Descends, Esprit Saint)

Ballata dell'uomo vecchio¹ (Ballade du vieil homme)

Je salue chacun de vous, un par un, vous tous qui nous avez rejoints de toute l'Italie et aussi de l'Argentine, l'Autriche, la Belgique, la Russie, la Slovénie, l'Espagne, la Suisse, l'Ouganda, avec ce cri (comme nous venons de le chanter) : plus le temps passe, plus va la vie, et plus nous nous rendons compte que nous sommes dans le besoin, que notre attente est immense.

C'est pourquoi le titre que nous avons choisi pour les Exercices de cette année, n'a laissé personne indifférent. Chacun s'est senti provoqué, tant cela met à découvert un point sensible en chacun de nous, comme le dit cette amie : « Lorsque j'ai su le titre des Exercices, j'étais un peu effrayée parce que ce n'est pas du tout banal : "quelqu'un nous a-t-il jamais promis quelque chose ? Et alors pourquoi attendons-nous ?". Pour moi ce n'est pas une seule question, implicitement elle contient une autre demande : moi, est-ce que j'attends quelque chose ? Est-ce que j'attends quelque chose ou non ? Dans la vie avec pleine de choses à faire, dois-je trouver le temps d'attendre ou est-ce que je vis en attendant ? Il y a un abysse entre les deux. En effet, si je me mets à chercher seulement quand je suis libérée de tout le reste, cela signifie que je n'aime pas car lorsque tu es amoureux, le visage de la personne que tu aimes imprègne tout ce que tu as

¹ C. Chieffo, «Ballata dell'uomo vecchio», in *Canti*, Cooperativa Editoriale Nuovo Mondo, Milano 2007, p. 216.

à faire. Si je veux vis en attendant, la porte de mon cœur reste entrouverte à la possibilité de la Présence qui attend en toute circonstance dont celle que je suis en train de vivre. La lutte entre ces deux positions est constante en moi, tous les jours ».

1. C'est ce qui définit notre être, et le génie des poètes l'a saisi et exprimé de manière exceptionnelle comme l'a écrit Ungaretti²: «Enfermé parmi les choses mortelles / (et le ciel étoilé passera lui aussi) / pourquoi je désire si ardemment Dieu ? » (*ndt*). « Pourquoi je désire si ardemment ? ». Maintenant, le mot "Dieu" ne vous divertit plus : pourquoi est-ce que je désire si ardemment de la sorte ? Pourquoi ce cri, pourquoi cette urgence est-elle si puissante ? Je désire si ardemment. Il s'agit ici de désirer quelque chose intensément, avec passion, de manière presque irrésistible. Ce qui nous étonne, nous émerveille, c'est que, bien que nous soyons enfermés dans les choses mortelles, éphémères, nous avons en nous un désir si puissant, si infini. Et nous nous en rendons compte particulièrement dans certaines circonstances.

« Pour répondre à la provocation de l'intitulé des exercices, je ne peux faire abstraction de ce qui a envahi ma vie au cours de ces derniers jours : la mort du papa de Stefano, notre ami de Turin. Ce fut le premier d'une série de faits extraordinaires où, de manière très surprenante, il a été facile de reconnaître la présence d'un Autre : dans le témoignage de son épouse, de ses enfants, dans l'éclosion des relations, dans l'unité entre nous. Et je me suis rendu compte comment l'hégémonie culturelle, le pouvoir dont vous parlez souvent, influencent la conscience de notre cœur, car, ces jours-ci, j'ai redécouvert ce dont mon cœur est fait structurellement. Mon cœur est attente. Ces circonstances ont ouvert de nouveau la blessure qui constitue la nature du cœur. Elles ont ouvert tout grand, en nous tous, l'exigence de sens, de bonheur et de vérité dont parle le *Sens religieux*. L'expérience de ces derniers jours m'a montré clairement que si mon désir est si grand, c'est parce qu'il y a une Présence encore plus grande qui répond, et ce désir est ce qui a commencé à me mettre en mouvement, et il est devenu une question ».

De fait, nous ne sommes pas en mesure de répondre par nous-mêmes à tout ce désir, à toute cette attente. Mais c'est comme si cette attente serait le plus souvent enterrée, alors quelque chose doit arriver pour la réveiller dans toute sa puissance, comme nous venons de le voir. De même, comme quelqu'un me disait pendant le dîner : la mort subite de la maman de l'une de nos amies, qui n'a pas pu venir aux exercices, nous a conduit à plus de sérieux dans la vie, dans la manière de rester ensemble, dans la manière de faire face aux choses, cela nous a rendu plus

² G. Ungaretti, «Dannazione», in *Vita di un uomo. Tutte le poesie*, Mondadori, Milano, 1992, p. 35. [Chiuso fra cose mortali / (Anche il cielo stellato finirà) / Perché bramo Dio?]

authentiques. Cela signifie que l'attente dont nous parlons n'est pas pacifique, c'est une attente contrariée de diverses manières.

2. Rilke identifie très bien cette tentative de s'opposer à l'attente qui envahit nos journées et l'atmosphère dans laquelle nous sommes : « Et tout conspire pour nous taire, à moitié par honte, peut-être, à moitié dans un espoir inexprimable »³. L'attente est contrecarrée, tout conspire à la passer sous silence, même parmi nous, dans la banalité des journées, dans la distraction quotidienne ; c'est comme si cette conspiration nous concernait de tant de manières, en de nombreux moments. Qui parmi nous pourrait ne pas céder à cette reconnaissance douloureuse et réelle.

L'un de vous m'écrit : « L'exemple date d'aujourd'hui. Je quitte l'université car je ressens un malaise que je n'avais pas quand j'étais en première année. Je ne suis pas pleinement content, je me sens plutôt abattu. Je m'aperçois que dès que je me réveille, je fais exactement ce que j'ai en tête, j'exécute tous mes programmes prévus pour la journée, j'étudie les choses qui me plaisent, je me rends aux cours qui m'intéressent, toutefois un sentiment de vide demeure en moi. La chose certaine aujourd'hui est que je ne suis pas content, je n'ai pas envie d'aller me coucher ; en général, la journée se termine et rien ne s'est produit. C'est évident que je ne fais pas ce qui me comble, et je ne sais pas ce qui me comble, tant que cela n'arrive pas, rien ne se passe. La vérité est que j'attends quelque chose ».

J'attends même si je suis abattu. Comme le dit un autre ami qui décrit cette lutte qui peut être celle de chacun de nous : « J'ai vécu la première année de l'université à dire non à tout ce qui m'était proposé par le mouvement et en général par la réalité. Derrière ce non, il y avait toute une série de préjugés, issus surtout de la comparaison entre la communauté et l'expérience que j'avais faite auparavant du mouvement. Par conséquent, je me nourrissais de ces plaintes, créant des justifications raisonnables de manière artificielle, qui me permettaient de survivre et d'être à l'abri des mille provocations qui m'assaillaient. La répétition constante de ce "non" avait réduit de manière substantielle les questions que j'avais sur la vie, mes exigences, mon désir. De toute façon, je n'attendais plus rien de la réalité. Ayant vécu de nombreuses années dans le mouvement, j'avais développé une position bourgeoise vis-à-vis du mouvement et de la vie, car je savais déjà tout, je n'avais pas besoin de demander quoi que ce soit. J'avais aussi réduit l'expérience du mouvement à des « questions intellectuelles », à des « idées sur la vie et sur Dieu », j'avais éliminé l'hypothèse que cela pouvait être un lieu pour moi, qui m'était donné

³ Rainer Maria Rilke, *Seconde Elégie à Duino*, éd. bilingue, L'Harmattan, Paris, 2010

pour mûrir ; au contraire, la communauté est même devenue un lieu contre moi. J'ai ensuite commencé ma seconde année, rempli de perplexité et de préoccupations, j'étais désorienté, je ne savais pas pourquoi j'étais encore là, pour quel motif absurde je n'abandonnais pas tout. Et puis, il est arrivé quelque chose à laquelle je ne me serais jamais attendu. Un soir, prenant une bière avec un ami, j'ai décidé de sortir toutes mes perplexités et mes doutes envers la communauté, non pas pour me plaindre, comme si la responsabilité de mon insatisfaction lui incombait, mais pour chercher à comprendre pourquoi je me retrouvais éloigné de l'expérience totalisante que j'avais faite avant de venir à l'université, presque même en désaccord sur tout. Face à ses questions sèches et non discutables, je me trouvais à présenter des excuses et des justifications afin de ne pas répondre, tournant le problème, pensant qu'il n'avait pas bien compris ce que je voulais dire, qu'il ne me connaissait pas assez pour pouvoir comprendre mon problème. Bien au contraire, il avait trop bien compris. J'ai retenu l'une des questions qu'il ne cessait pas de me répéter et à laquelle je cherchais par tous les moyens à ne pas répondre : « Mais toi, que cherches-tu ? ». Je ne répondais pas parce que du haut de mon orgueil et de ma superbe, je pensais qu'après une vie vécue dans le mouvement, ces questions n'étaient pas des questions fondamentales auxquelles il était important de répondre, je pensais qu'elles étaient dépassées. Plus je continuais à penser qu'il n'avait pas compris ce qu'étaient en réalité mes problèmes, plus je déplaçais la question, je la renvoyais, répondant à autre chose, car le « que cherches-tu ? » était trop fastidieux, trop inconfortable. Il ne faisait que me mettre en face de la vérité, rien de plus, et son insistance ne faisait que me mettre en colère, me lassait : comprendre ce que je cherche et quels en sont les instruments pour y arriver clairement. Puis, il y eut le moment où j'ai dû céder, je ne pouvais plus arrêter l'ardeur de la vérité, c'était trop fort.

Entre ces deux positions qui a raison ? Celle qu'Ungaretti nous rappelait : « Pourquoi je désire si ardemment ? », ou celle que Rilke décrivait : « Tout conspire », Attente ou conspiration ? C'est un dilemme que nous devons affronter : d'une part, nous nous trouvons à désirer si ardemment, nous surprenons une part de nous-mêmes qui désire si intensément, et d'autre part, cette conspiration que nous rencontrons autour de nous et en nous, dont nous sommes également complices. Qui a raison ? Il ne s'agit pas d'une coalition, ce n'est pas une question de sentiment, d'opinion, c'est une question de vérité : qui a raison ?

3. Alors voici le troisième point où s'insère le thème de nos exercices : « Comme est grande la pensée que vraiment *rien ne nous est dû*. Quelqu'un nous a-t-il jamais promis quelque

chose ? Et alors pourquoi attendons-nous ? »⁴. Pourquoi plus l'attente est vraie, plus la conspiration s'y oppose ? Pourquoi est-elle plus vraie ? Parce que rien ne peut l'enlever même si elle est ensevelie sous mille distractions, sous mille préjugés, sous mille objections. Pourquoi continuons-nous à attendre ? Cette phrase de Pavese nous la garderons avec nous jusqu'à la tombe : « Et alors pourquoi attendons-nous ? ». Que chacun se demande s'il peut opposer quelque chose à cette question. Le plus grand acte d'amitié qu'un homme puisse faire envers un autre est de lui présenter une véritable question : « Quelqu'un nous a-t-il jamais promis quelque chose ? Et alors pourquoi attendons-nous ? ». Dans l'attente s'illustre la structure de notre nature, l'essence de notre âme. Nous attendons parce que la promesse est à l'origine, c'est l'origine de notre création, de la manière dont nous avons été faits. Celui qui a fait l'homme, il l'a fait promesse. Et nous savons cela justement parce que nous attendons.

Don Giussani nous le rappelle : « *Structurellement*, l'homme attend, structurellement, il est mendiant : structurellement, la vie est promesse »⁵. Nous pouvons dire ou faire tout ce que nous voulons – chercher à se distraire selon les modalités que nous connaissons, être complice avec toute la conspiration qu'il y a aujourd'hui autour de cette attente, chacun peut ajouter tout ce qu'il veut ou toutes les stratégies que l'on utilise pour éviter de la regarder en face –, mais nous ne pouvons pas nous l'arracher parce qu'elle est la structure de notre nature. Nous n'avons pas décidé de l'avoir, comme nous ne pouvons pas davantage décider de la supprimer. Elle ne dépend pas de nous, nous n'y pouvons rien. Par contre, oui, nous pouvons décider de la soutenir ou bien de la contrecarrer, de l'aimer ou bien de la haïr, telle est l'alternative qui se présente à chacun de nous, chaque jour. Je désire ardemment parce que la substance du moi est attente, et si la structure originale de l'homme est l'attente, la chose la plus terrible qui puisse s'accomplir contre cette nature, qui est mienne, est ne rien attendre. Pavese écrit : « Attendre est encore une occupation. C'est ne rien attendre qui est terrible »⁶. Attendre, c'est dramatique, mais ne rien attendre est tragique. En effet, l'alternative à l'attente, c'est l'ennui. Blanchot le décrit bien : « La putréfaction de l'attente, c'est l'ennui »⁷ (*ndt*). Mais cette attente est si résistante, comme l'écrit Marcel Proust, que « savoir qu'on a plus rien à espérer n'empêche pas de continuer à attendre »⁸. Elle est donc structurellement qu'une seule chose avec nous, elle se définit tellement dans chaque fibre de notre être que ne pouvons qu'attendre. Comme le dit encore

⁴ C. Pavese, *Il mestiere di vivere*, Einaudi, Torino, 1973, p. 276 «Com'è grande il pensiero che veramente *nulla a noi è dovuto*. Qualcuno ci ha mai promesso qualcosa? E allora perché attendiamo?» - [C. Pavese, *Le métier de vivre*, éd. Folio, Gallimard]

⁵ Luigi Giussani, *Le Sens Religieux*, éd. Le Cerf, Paris, 2003

⁶ C. Pavese, *Il mestiere di vivere*, op. cit., p. 292.

⁷ M. Blanchot, *L'attesa, l'oblio*, Guanda, Milano, 1978, p. 53. [“La putrefazione dell'attesa [è] la noia”]

⁸ M. Proust, *A la recherche du temps perdu, A l'ombre d'une jeune fille en fleur*, éd. Gallimard, Paris

Rilke : « N'étais-tu pas sans cesse distrait par une attente, comme si tout t'annonçait la bien-aimée? »⁹. On se surprend « distrait » à attendre, semblable à quelqu'un d'amoureux : « À quoi penses-tu ? » « À quoi penses-tu que je pense ? ». « Distrait par une attente, comme si tout t'annonçait la bien-aimée? ».

Des auteurs aux chanteurs, le thème est le même, comme nous l'avons vu dans l'exposition sur le rock'n'roll au Meeting de cette année, par exemple dans cet extrait du groupe anglais Coldplay : « je ne sais pas où je vais, je ne sais pas par où je suis venu, prends mon visage entre tes mains, j'ai besoin de quelqu'un qui comprenne, j'ai besoin de quelqu'un, quelqu'un qui écoute. Durant toutes ces années je t'ai attendu, pour toi j'attendrais jusqu'à ce que le règne advienne, jusqu'à ce que mon jour, jusqu'à ce que mon heure arrive. Et dès qu'elle arrivera, elle me libèrera. Seul tu attendras, c'est moi que tu attendras » (*ndt*)¹⁰. L'attente domine comme dans le chant que nous avons chanté au début.

Les personnes les plus diverses nous témoignent cette attente qui nous aide d'une manière ou d'une autre à ressentir quelque chose qui touche les fibres de notre être, qui nous définit.

Écoutons cette poésie de Rebora :

« Devant l'image tendue / Je surveille l'instant / D'une attente imminente ». L'instant. Mais qu'est-ce que l'instant ? Il suffit que nous nous arrêtions un instant pour nous rendre compte combien cette attente détermine notre instant. « Et je n'attends personne : / Dans l'ombre allumée / J'épie la sonnette / Qui imperceptiblement égrène des sons – / Et je n'attends personne : / Entre ces quatre murs / Etonnés de leur espace / Plus rand qu'un désert / Je n'attends personne. [Je n'attends rien de concret parce que rien ne me suffit] / Mais il doit venir, / Il viendra, si j'arrive / A me manifester sans être vu, / Il viendra d'une façon inattendue / Quand je m'y attendrai le moins : / Il viendra comme pardon / De ce qui fait mourir / Il viendra pour m'assurer / De son trésor et du mien, / Il viendra comme réconfort / De mes peines et des siennes, / Il viendra, peut-être son murmure déjà vient-il »¹¹. Il viendra.

Pour être prêt à cette venue, commençons, au cours de ces journées, par demander l'attente. Demandons cette attente, demandons de reconnaître cette attente afin d'être nous-mêmes, pour

⁹ R.M. Rilke, *Première élégie de Duino*, op. cit.

¹⁰ Coldplay, «'Til Kingdom Come», du Cd *X&Y*, Capitol Records, (2005).

¹¹ Clemente Rebora, *Dall'immagine tesa* in *Le poesie*, Garzanti, Milano 1988, p. 151 [«Dall'immagine tesa / Vigilo l'istante / Con imminenza di attesa / [...] / E non aspetto nessuno: / Nell'ombra accesa / Spio il campanello / Che impercettibile spande / Un polline di suono – / E non aspetto nessuno: / Fra quattro mura / Stupefatte di spazio / Più che un deserto / Non aspetto nessuno / Ma deve venire, / Verrà, se resisto / A sbocciare non visto, / Verrà all'improvviso, / Quando meno lo avverto: / Verrà quasi perdono / Di quanto fa morire, / Verrà a farmi certo / Del suo e mio tesoro, / Verrà come ristoro / Delle mie e sue pene, / Verrà, forse già viene / Il suo bisbiglio»]. Cfr. in L. Giussani, *Le sens religieux*, op.cit. p.151

coïncider avec nous-mêmes, pour nous rendre disponibles à la réponse, en nous aidant par les paroles que nous avons chantées : «Écoute-moi, reste encore ici, répète encore ta parole. Répète-moi cette parole qu'un jour tu m'as dite et qui me libéra». ¹²(*ndt*). Nous pouvons être certain que tu viennes, comme nous le dit le Pape, « Mais Dieu ne se lasse jamais de nous chercher, il est fidèle à l'homme qu'il a créé et racheté, il reste proche de notre vie parce qu'il nous aime. Voilà une certitude qui doit nous accompagner chaque jour » ¹³.

Comme nous le dit notre amie : « La première fois que j'en entendu le titre de ces exercices, je suis restée quasiment sans parole. Il avait tellement touché mon cœur qu'il me faisait presque peur. J'ai alors fait comme si de rien n'était, me contentant de m'inscrire à ces exercices, certaine que tes paroles m'auraient de toute façon éclairée. Mais à chaque fois que j'entendais de nouveau le titre, mon cœur tressaillait et j'ai compris pourquoi : face à la demande de Pavese, je ne peux pas et je ne veux pas faire comme si de rien n'était, j'ai besoin de répondre : mais moi pourquoi est-ce que j'attends ? La radicalité de cette question a été la même radicalité qui, pour moi, a caractérisé ces derniers mois. Il y a quelques mois de cela, je me suis retrouvée au pied du mur, seule avec mes peurs et mes échecs constants. Je ne savais pas m'aimer, ce que j'étudiais ne m'intéressait pas, j'avais des difficultés à rester à l'université, je ne savais plus aimer mon copain et mes amis. En plus, j'étais complètement accablée par l'angoisse. Pourtant à un certain moment, un ami a commencé à me regarder de manière différente, il avait de l'affection pour moi, comme ça, comme j'étais, et en même temps il me lançait un défi, il me provoquait, avec une liberté et une passion pour mon destin que je n'avais jamais vues auparavant. J'étais voulue. Et ce fut ce regard qui lentement a commencé à me changer. Avant, toutes les raisons pour croire que ma vie avait un sens, que Dieu m'avait faite et bien faite, étaient des raisons éparpillées dans les airs, et plus je les répétais, plus elles devenaient vieilles et dépassées. Mais lorsque cet ami a commencé à me regarder de cette manière si vraie, alors tout a changé. Les raisons n'étaient plus des pensées, elles devenaient chair, je ne pouvais plus penser à moi sans penser d'abord à ce regard, je ne pouvais étudier sans au moins désirer avoir la même passion que lui, je ne pouvais regarder mon copain sans désirer l'aimer tel qu'il est, car il est. Et cette croix si lourde est devenue ma meilleure arme. Je mentirais si je te disais que je préférerais être différente, tranquille, comme tout le monde semble l'être, mais je ne mens pas si je te dis qu'aujourd'hui je peux affirmer avec certitude que Dieu ne m'a pas trompée. Tout le travail, tous les pas effectués au cours de ces mois, j'ai pu les faire parce que j'ai commencé à

¹² C. Chieffo, «Ballata dell'uomo vecchio», in *Canti*, op. cit., p. 216. [Ascoltami, rimani ancora qui, ripeti ancora a me la tua parola. Ripetimi quella parola che un giorno hai detto a me e che mi liberò]

¹³ Benoit XVI, *Audience générale*, 14 novembre 2012

me regarder tout entière. [Ça c'est la question : se regarder tout entier]. Ma conversion quotidienne c'est d'entrer chaque jour, en chaque chose, en partant de ce que je suis, tout entière. Je ne peux plus me permettre de regarder les choses et d'aborder les journées sans partir de moi. Je suis le premier lieu où le Mystère arrive, et c'est seulement parce que le Mystère arrive que je peux me regarder ainsi. La vie est devenue un véritable drame car j'ai découvert jusqu'à quel point j'ai besoin que le Mystère arrive en dévoilant la vérité, en me dévoilant à moi-même. Je n'ai besoin que de ça et ce n'est que cela qui me sauve. Le Mystère qui arrive est la raison de mon espérance, et rien d'autre ».

Demandons à ce que ce Mystère advienne en ces jours.

LEÇON

JULIÁN CARRÓN

8 décembre, matin

« Le titre des exercices de cette année m'a beaucoup provoquée », écrit l'une d'entre vous. « Je risquais de donner pour acquise mon adhésion à ce geste, et même, je la remettais en cause par la routine dont est faite ma vie, ce qui m'aurait contraint à sauter une leçon dont la régularité est incontournable pour exister. Mais à peine j'ai su ce qu'était le titre, que je n'ai plus eu de doute : où vais-je et à quoi me sert ce que je fais s'il n'y a pas un horizon ? Je risque, comme cela se produit souvent, de faire tout et rien. La beauté de ce titre m'a été de nouveau confirmée par une assemblée où la phrase de Pavese a été citée et entendue comme une affection envers soi-même, et c'est ce que je veux justement comprendre ». À quoi sert ce que je fais, si cela n'a pas d'horizon ? En quoi cela concerne l'affection envers soi-même ? C'est le premier point : l'affection pour soi.

2. L'AFFECTION ENVERS SOI-MEME

L'affection pour soi, nous dit don Giussani, est un « attachement plein d'estime et de compassion, de pitié, envers soi-même [...]. C'est comme avoir pour soi un peu de l'attachement que ta mère avait pour toi, spécialement lorsque tu étais tout petit ». Imaginons la tendresse avec laquelle une maman tient son enfant à peine né dans ses bras, toute émue par

ce tout petit tel qu'il est, consciente de tout le désir de bonheur qui se déchaînera en lui à travers le grand destin auquel il est appelé. S'il n'y a pas en nous un peu de cette tendresse, de cette affection envers soi-même, poursuit don Giussani, « c'est comme s'il manquait le terrain sur lequel bâtir »¹⁴.

Nous savons tous qu'avoir cette affection pour soi, c'est loin d'être quelque chose d'immédiat, tant il est vrai que souvent, au lieu d'être tendres, nous sommes violents, durs, féroces avec nous-mêmes ; au contraire, l'affection prévaut sur la récrimination, la plainte. Une tendresse envers soi-même est tout sauf acquise. Il suffit que chacun de nous se demande quand il s'est regardé avec un peu de cette tendresse dernièrement, et combien de fois en revanche il s'est regardé avec dureté, avec cet acharnement, ce manque de pitié qui rend quasi insupportable le fait de s'observer.

Pour nous aider à découvrir comment surgit cette tendresse, don Giussani nous a invités à prêter attention au phénomène de notre évolution, en le surprenant en acte comme il se produit : « Dans son histoire psychologique, une personne est reconnue source de capacité affective en étant capable d'accueillir et de recevoir »¹⁵. Ton affectivité se réalise en accueillant et en reconnaissant une personne qui est devant toi. Pensons à l'enfant : la source affective, c'est-à-dire ce qui fait surgir en lui toute son affection, est sa maman. Sa capacité affective émerge en répondant au sourire de sa maman, à ses soins, à son amour et à sa présence. Cette présence est ainsi si décisive pour l'enfant que, si elle vient à manquer, la source affective reste aride, n'étant pas quelque chose que l'enfant puisse se donner à lui-même ; il ne peut se donner cette capacité d'affection. C'est pourquoi, l'enfant en premier lieu ne s'attache pas à lui, mais à la maman. Toute son affectivité se développe devant cette présence bonne, positive. Pour nous faire comprendre ces choses, le Mystère nous les explique – on ne fait pas à l'enfant une leçon sur l'affection pour soi –, mais il les fait se produire. Par contre, l'enfant tout d'abord vit l'affection, il sent l'affection de sa maman, il s'attache à sa maman, et puis, peu à peu, à travers cette affection, il commence à s'attacher à soi-même, à mettre en œuvre sa propre capacité affective.

Don Giussani nous rappelle qu'à un certain moment « ce signe naturel » qu'est la maman, « ne suffit plus »¹⁶; et nous le savons tous par expérience. Pourquoi ? Parce que chacun de nous évolue vers sa jeunesse, et c'est comme si notre être se dilate, et que notre visage commence à émerger avec toute la puissance de notre destin, avec toute la grandeur de notre

¹⁴ L. Giussani, *Uomini senza patria (1982-1983)*, Bur, Milano, 2008, p. 291.

¹⁵ L. Giussani, *È venuto il tempo della persona*, a cura di L. Cioni, *Litterae Communionis CL*, n. 1, gennaio 1977, p. 12.

¹⁶ *Ibidem*.

désir, alors cette présence se révèle petite par rapport à tout ce que nous désirons, et on voit qu'elle ne nous suffit plus. On se rend compte de cela lorsque « l'on s'enchevêtre », nous dit don Giussani, que l'on commence à ressentir un manque d'affection, comme si cette affection, qui un temps nous suffisait, ne nous suffit plus ; c'est alors que l'on se sent confus, égaré, décomposé.¹⁷ Autant cette affection était auparavant décisive, autant l'absence d'une affection comparable, dont il a besoin, laisse le jeune égaré et alors il se dit : mais si tous les facteurs sont les mêmes, si la maman et le papa sont encore présents sans avoir changé d'attitude envers moi, pourquoi donc je me sens maintenant perdu, confus, et que plus rien ne me convient ?

Si nous ne comprenons pas ce qui nous arrive, c'est la confusion et l'égarément qui dominant, et dans cette confusion, nous commençons la grande course pour chercher à remplir par tous les moyens ce vide, nous cherchons à nous mettre à l'abri, comme me l'écrivait une lycéenne : « Dernièrement, il m'arrive souvent de sentir comme une disproportion dans toutes les choses que je fais. À chaque fois que je fais quelque chose qui me plait (comme une soirée avec mes amis ou jouer au volley-ball) je me rends compte qu'au fond cela ne me satisfait pas, ne me suffit pas, et je plonge alors dans un tourbillon de choses à faire qui ne font qu'augmenter ce cri. J'aimerais être aidée à juger cela, à y faire face ».¹⁸ Si nous ne comprenons pas ce qui nous est arrivé à un certain moment de notre vie, au cours de cette évolution, nous pensons à nous mettre à l'abri en plongeant dans un tourbillon de choses à faire, et qu'arrive-t-il ? Au lieu de résoudre la question, nous l'aggravons. C'est comme si tout ce que nous faisons nous semble toujours trop peu, alors nous en faisons davantage jusqu'à épuisement, mais l'unique résultat est qu'au lieu de résoudre, nous ne faisons qu'augmenter le cri, la sensation de vide. Cette jeune fille s'est rendu compte que se jeter dans le tourbillon de choses à faire ne donne pas de réponse : il faut comprendre ce qui s'est dévoilé à un certain moment de notre vie, il faut prendre véritablement conscience de soi-même, comprendre jusqu'au bout ce qui est en train de nous arriver. Autrement, nous ne résolvons pas le problème, simplement nous le reproduisons de manières différentes. C'est pourquoi nous nous sommes dit qu'il s'agit de prendre conscience de soi. C'est une question d'autoconscience.

Qu'est-ce que l'autoconscience ? L'autoconscience est « une perception claire et amoureuse de soi, chargée de la conscience de son propre destin et donc de la capacité d'affection vraie envers soi-même ».¹⁹ Ce n'est que si nous percevons qui nous sommes, que nous pouvons avoir une vraie affection envers nous-mêmes. Par conséquent, qu'est-ce qui est arrivé ? À un certain moment de notre développement, la structure ultime de notre moi a surgi. Le désir et l'attente avec lesquels nous avons été créés sont devenus conscients dans toute leur envergure.

¹⁷ *Ibidem.*

¹⁸ J. Carrón, *Nous aussi nous voulons être outrageusement heureux. La vie comme vocation*, (Cf. www.clonline.org, Journée de début d'année des Collégiens et Lycéens (GS), octobre 2012, *ndt*).

¹⁹ *Ibidem.*

Pourquoi cette jeune fille se rend compte que rien ne peut lui suffire ? Parce que se sont dilatées en elle d'une manière définitive toute l'attente de son cœur, toute la capacité d'accomplissement pour lequel nous avons été créés, et la grandeur de notre destin est devenue évidente. Et alors on comprend que c'est « le moment de l'Autre (avec un A majuscule), vrai, permanent, de celui qui nous constitue, de la présence inexorable et sans visage, ineffable ».²⁰ Si nous ne nous rendons pas compte de cela, nous finissons par remplacer nos parents par autre chose, sans avoir compris que dans cette évolution ce que je suis devient évident, que je suis fait pour cet Autre. Si cela ne se produit pas, nous ne dépassons pas l'adolescence, nous n'accomplissons pas le passage vers la reconnaissance de l'Autre, ineffable, un Autre que je ne connais pas encore, sans visage, dont je ne sais pas identifier les traits, mais vers lequel je suis constamment porté, vers qui tend tout mon être. Sans faire ce pas, l'adolescence semble ne jamais finir.

Don Giussani est un ami car il nous aide à lire, à comprendre et à juger cela : « La jeunesse est le temps du Tu [avec un T majuscule] dans lequel le cœur plonge [...] comme dans un abîme, c'est le temps de Dieu ».²¹ Sans la reconnaissance de ce Tu, cet Autre pour lequel ma vie est faite, on ne peut pas avoir de la tendresse, de l'affection envers soi-même, et c'est pourquoi on s'embrouille, on s'emmêle et on se trouble toujours plus. Au cours de la jeunesse, le fait de vibrer de tout notre désir devrait nous faire comprendre que dans notre vie un Mystère nous presse, nous sommes faits pour un destin grand, mystérieux : « Tu te perçois avec une dynamique, avec une poussée irréversible vers un destin illimité que tu ne réussis jamais à atteindre définitivement, mais qui est un idéal de bonheur, de vérité, de justice, de beau, de bon, dont tu ne sais pas atteindre la rive ; un dynamisme puissant, sans trêve, qui me pousse vers un terme inconnu, vers une rive au-delà de tout ce que je vois, au-delà de tout ce que je touche, au-delà de tout ce que je fais ».²² Si nous ne prenons pas conscience de cela, nous ne nous comprenons pas nous-mêmes, et rien ne nous satisfait, car se jeter dans un tourbillon de choses à faire n'apporte pas de réponse : en grandissant, notre moi s'est dévoilé selon toute sa véritable nature, on le découvre plus grand, et ce pour quoi nous sommes fait émerge.

Nous pouvons résumer cette expérience (le fait d'ouvrir, à un certain moment de notre vie, tout grand nos yeux à ce pour quoi nous sommes faits) par une phrase de Jésus qui saisit la racine de ce qui est en train de se produire en nous : « Mais à quoi te sert-il, à quoi te sert-il de

²⁰ *Ibidem.*

²¹ *Ibidem.*

²² J. Carrón, *Nous aussi nous voulons être outrageusement heureux. La vie comme vocation* (www.clonline.org, Journée de début d'année des Collégiens et Lycéens (GS) octobre 2012, *ndt*).

gagner tout ce que tu veux et de te perdre toi-même ? ». ²³ C'est la demande que chaque homme, quelle que soit la latitude, quelle que soit la période de l'histoire, doit reconnaître en soi, car elle décrit le mieux la vibration de notre être. Mais que m'importe de gagner le monde entier si je plonge dans un tourbillon de choses à faire sans que cela me satisfasse, voire même en me perdant moi-même ? Quelle violence, contre tout et contre tous, s'introduit dans ma vie si je ne comprends pas cela ! Si je ne le comprends pas, alors une véritable affection envers moi-même est difficile. Et ainsi, comme j'en voulais à maman parce que sa présence ne me suffisait plus et que je « m'embrouillais », de même maintenant, j'en veux à mes amis, à ma compagne, à moi-même et enfin à tout et à tous. Au lieu d'une affection envers soi-même, nous dit don Giussani, il y a un ressentiment : « L'adolescence n'a pas d'affection envers soi-même, elle a un ressentiment de soi ». ²⁴ Vous devez admettre que vivre avec un ressentiment envers tout et envers tous, en commençant par soi-même, ce n'est pas l'idéal de la vie.

Mais dès que mon humanité fleurit avec toute sa puissance, l'affection envers moi-même ne peut ignorer mes exigences, mes besoins tels qu'ils sont émergent. C'est pourquoi don Giussani insiste : « Cette affection pour soi se traduit normalement dans le sérieux de ses besoins, dans le sérieux du regard envers ses besoins », ²⁵ dans la loyauté avec le désir tel qu'il éclate à nos yeux.

2. LA NATURE DU DESIR

À un certain moment de notre évolution, la nature de notre moi surgit en chacun de nous avec toute sa puissance, et ce sans mesure, sans limite. Nous nous rendons compte du destin pour lequel nous sommes faits, que nous sommes faits pour l'infini, pour l'Autre (avec un A majuscule), et la jeunesse est le temps de l'Autre, du Tu. Mais tout ceci, nous ne le comprenons pas d'un seul coup. Toute la dynamique de la réalité, telle que nous la surprenons dans l'expérience, nous éduque au sens du Mystère, au sens de l'Autre, du Tu. Arrêtons-nous un instant pour voir en quoi est décisif pour nous le fait que tout ce que nous vivons propose de nouveau cette expérience et nous éduque sans cesse au sens du Mystère.

« Le chemin de réflexion que nous accomplissons en cette *Année de la foi* nous conduit à méditer aujourd'hui sur un aspect fascinant de l'expérience humaine et chrétienne : l'homme porte en soi un désir mystérieux de Dieu ». Comme l'affirme également le *Catéchisme de*

²³ Cfr. Mt 16, 26.

²⁴ L. Giussani, *Uomini senza patria...*, op. cit., p. 292.

²⁵ *Ibidem*, p. 295.

l'Église catholique : « Le désir de Dieu est inscrit dans le cœur de l'homme, car l'homme est créé par Dieu et pour Dieu ; Dieu ne cesse d'attirer l'homme vers Lui, et ce n'est qu'en Dieu que l'homme trouvera la vérité et le bonheur qu'il ne cesse de chercher » (n. 27). Le Pape poursuit : « Un grand nombre de nos contemporains pourraient en effet objecter qu'ils ne ressentent en aucune façon un tel désir de Dieu. Pour de larges couches de la société, Il n'est plus l'attendu, le désiré [vous le voyez bien avec vos amis de l'université, beaucoup parmi vous pourraient dire : « Mais moi ce désir, je ne le retrouve pas en moi », ils semblent indifférents, mais le Pape dit :] En réalité, ce que nous avons défini comme “désir de Dieu” n'a pas entièrement disparu et se représente encore aujourd'hui, sous de nombreuses formes, au cœur de l'homme »²⁶.

Il est alors important de comprendre comment il se présente, car ce n'est pas en parlant dans l'abstrait du désir de Dieu que l'on découvre l'avoir en soi. Très souvent, vous aussi vous dites : « C'est abstrait », quasiment comme vos camarades. Le Pape nous conduit à lire dans notre expérience comment ce Dieu, cet Autre, se présente dans notre vie de manière la plus concrète : « Le désir humain – explique-t-il – tend toujours vers des biens concrets déterminés, souvent tout autres que spirituels, et toutefois, on se trouve face à l'interrogation sur ce qu'est véritablement “le” bien ». En effet, si ce que je désire n'est sans doute que ce bien concret, cela devrait suffire, et pourtant cela ne suffit pas ; par conséquent on se trouve poussé « face à l'interrogation sur ce qu'est véritablement “le” bien, et donc, à se confronter avec quelque chose qui est différent de soi, que l'homme ne peut construire, mais qu'il est appelé à reconnaître »²⁷. C'est tout sauf abstrait ! Pourquoi si « le » bien est abstrait, je ne me contente pas d'un bien concret et je désire quelque chose d'autre ? Pourquoi je ne m'arrête pas à ce qui est concret et qui est apparemment ce que je désire ? C'est pourquoi surgit la question que le Pape pose : « Qu'est-ce qui peut véritablement satisfaire le désir de l'homme ? ». Pourquoi est-ce que je me pose cette question ? Pourquoi vous vous posez si souvent cette question ? Est-ce que ce désir, qui est au-delà, serait abstrait ? Non, c'est ce qu'il y a de plus concret, de plus provoquant que nous trouvons en nous ! Nous n'ouvrons pas la bouche, nous ne pouvons rien dire, ni rien faire sans que ce désir ne soit si ouvertement présent : il « crie » en chaque chose que nous disons, en chaque expérience que nous faisons. Il se réalise de manière plus évidente dans l'Amour, comme l'observe le Pape : « Ce dynamisme se réalise dans l'expérience de l'amour humain, expérience qui, à notre époque, est plus facilement perçue comme un moment d'extase, où l'on sort de soi, comme un lieu dans lequel l'homme

²⁶ Benedetto XVI, *Audience générale*, 7 novembre 2012.

²⁷ *Ibidem*.

sent qu'il est traversé par un désir qui le dépasse »²⁸. Pourquoi désires-tu davantage ? Pourquoi est-ce que tu désires plus lorsque tu as là, devant toi, ton amoureux, ton amoureuse, quand il ou elle existe, et non pas quand tu l'attends, que tu ne l'as pas encore rencontré ? Tu découvres que ton désir dépasse même cela.

« Je voulais te raconter un fait qui est en train de changer ma vie, surtout la conception que j'ai de moi. Il y a quelques semaines de cela, un après-midi, après des jours de totale aridité, j'ai rencontré mon copain à l'université et je vais prendre un café avec lui, toute désireuse de savoir comment il allait, de passer un peu de temps avec lui, si ce n'est surtout de décharger sur lui quelques unes de mes préoccupations. Nous n'avons pas le temps de rentrer dans le bar qu'aussitôt nous commençons à nous disputer parce que rien chez l'autre ne va plus [nos caractères ne sont pas compatibles, on dit souvent que tout ce qui se dit sur les caractères compatibles ou incompatibles sont des sottises, parce que le problème n'est pas celui-là ; on peut rester ensemble avec des tempéraments différents, il suffit de trouver le point d'entente]. En somme, nous sommes comme deux étrangers. Nous commençons par discuter pour une bêtise et moi je cherche, comme d'habitude, à faire la leçon en tentant de le convertir, le désignant comme « mon copain, ce rebelle ». Jusqu'à ce que, quand nous avons fini de nous hurler dessus, je vois dans ses yeux et sur son visage une tristesse aussi étrange que familière, mais je cherche plutôt à me détourner et je repars étudier. Le soir, après une fête organisée pour le diplôme de Licence de deux de nos amis, il me raccompagne à la maison en voiture, et à un moment donné, avec des larmes dans les yeux, il me dit : « Plus rien ne me suffit plus : les études, les amis, toi. Vous êtes trop peu pour moi ». Et moi, un peu me révoltant et un peu m'émouvant, je l'embrasse. Jamais comme cette fois là, j'ai compris que je ne le possède pas et que je ne peux pas le rendre heureux, que je peux dire tout ce que je veux, je peux le remplir de toutes les belles choses que je vis et même, de bonne foi, tenter de lui faciliter la vie, mais son cœur demande davantage. Qu'est-ce qui lui met toute cette tristesse dans les yeux et dans le cœur ? Qui peut le remplir ? Et ces questions ont suscité un détachement, bon, entre nous : il est devenu quelque chose de sacré, sacré parce que signe du bon Dieu qui l'appelle et qui m'appelle moi aussi maintenant. Et il est devenu sacré non pas en me disant des choses justes, non pas en étant l'amoureux idéal, mais en ayant dans les yeux cette tristesse divine. Je me suis rendu compte que je respire seulement si Lui prend et envahit toute ma vie, parce que je risque de ne pas aimer mon copain, qui est pour moi la personne la plus chère. Pour moi, reconnaître cela, n'est pas quelque chose de pacifique car la terre commence à trembler sous mes pieds et chaque

²⁸ *Ibidem.*

jour c'est une lutte entre la possession morbide et égoïste des choses et la conscience que tout vient, appartient à un Autre. Ce n'est pas quelque chose de facile, mais c'est l'unique chose qui me correspond car jamais je ne suis autant moi-même que lorsque le Christ arrive et m'envahit de sa Présence ».

Alors, mes amis, aimer quelqu'un d'autre, c'est aimer ce destin, c'est aimer ce désir, c'est embrasser cette tristesse divine. Et vous, si vous réduisez tout au niveau de la possession, de l'emprise, en réalité vous ne possédez pas l'autre : vous possédez son aspect le plus éphémère, le plus apparent, mais vous ne l'aimez pas car l'autre est fait de cette tristesse, de ce désir qui le rend conscient que vous êtes trop peu pour lui. Par conséquent, dit le Pape, à travers l'expérience amoureuse, on pourra : « progressivement approfondir la connaissance de l'amour dont il avait fait l'expérience à l'origine. Et le mystère qu'il représente prendra aussi toujours plus forme : en effet, pas même la personne aimée est en mesure de satisfaire le désir qui habite le cœur humain, au contraire, plus l'amour pour l'autre est authentique, plus il laisse entrevoir l'interrogation sur son origine et sur son destin, sur la possibilité qu'il a de durer pour toujours. C'est pourquoi l'expérience humaine de l'amour porte en soi un dynamisme qui renvoie au-delà de soi-même, c'est l'expérience d'un bien qui conduit à sortir de soi et à se retrouver face au mystère qui entoure l'existence tout entière ». Des expériences semblables à celle-ci qui est fondamentale de l'amour, il y en a d'autres, le Pape les énumère : « On pourrait également faire des considérations analogues à propos d'autres expériences humaines, comme l'amitié, l'expérience du beau, l'amour pour la connaissance : chaque bien expérimenté par l'homme tend vers le mystère qui enveloppe l'homme lui-même ; tout désir qui se présente au cœur humain se fait l'écho d'un désir fondamental qui n'est jamais pleinement satisfait »²⁹.

Rien ne nous suffit, rien ne comble jamais notre cœur. Cette expérience est semblable à celle des idoles du monde de la musique que souvent nous envions comme le décrit John Waters dans son exposition sur *Le Rock* : « Très souvent, lors du décès d'une *popstar*, c'est l'occasion de remarquer combien sa vie a été normale ou souvent remplie de souffrance alors que nous pensions qu'elle avait tout ce que nous désirions, vivant dans une bulle libre de toutes les préoccupations humaines. Dans le cliché cristallisé qui laisse découvrir son corps, nous nous permettons de jeter un regard sur une vie que nous avons imaginée sans doute quasi parfaite, et nous avons découvert que c'est tout sauf cela. « Qu'arrive-t-il quand tu possèdes tout ? » Quand une autre *popstar* est démolie par ce qui est appelé « excès », nous sommes à l'écoute et à la

²⁹ *Ibidem*.

recherche d'indices. En peu de temps, nous arrivons à l'habituel « torchon » de conclusions : « Ah les *popstars*, avec leur style de vie excessif, enclin à l'abus d'alcool et de drogues » et rarement nous allons plus à fond que ces analyses superficielles. Peut-être à un niveau plus profond et obscur, nous anticipons un sentiment de vengeance : il y a quelque chose à dire pour être « normaux ». Mais en réalité, ces explications ne nous rendent nullement capables de comprendre la vie d'une personne défunte. Ce qu'omettent les histoires de la « tragique Amy » ou de la « solitaire Whitney »³⁰ c'est combien la vie personnelle d'une étoile est semblable à la vie personnelle de tout un chacun. Des chanteuses comme Amy ou Whitney sont douées d'un énorme talent qui lance leur notoriété, leur richesse, à un niveau dont la grande majorité des gens ne peut y arriver qu'en rêve. Leur vie leur est imposée où les belles demeures, les voitures de luxe et les suites d'hôtel sont leur ordinaire quotidien. Elles ont des vies hyperprotégées, entourées de gardes du corps, dans des enceintes de hauts murs, fermées par des portails électrifiés. La vie de ces personnes, une fois qu'elles ont quitté la scène et sont retournées à leur existence blindée, peuvent être bien différentes de ce que les gens imaginent dans l'autobus qui les ramène le soir chez eux. Elles ont tout ce qu'elles ont toujours voulu, puis une fois qu'elles ont tout, elles se rendent compte que ce tout ne satisfait pas un certain besoin qui reste obstinément présent, même si le monde les regarde avec vénération et envie [un besoin que souvent nous qualifions d'abstrait, et en disant cela il nous semble être géniaux !]. Très souvent elles se retrouvent isolées, éloignées de toute personne qui les entoure. Aucun de ceux et celles qui les rencontrent n'est indifférent à leur notoriété et à leur richesse. Par conséquent, elles commencent à se méfier des autres, pensant ne plaire à personne et de ne pas être aimées pour ce qu'elles sont [mais seulement pour ce qu'elles ont et pour leur notoriété]. Elles se perdent, s'égarer dans une fausse version de la réalité, manquant du moindre véritable soutien sur lequel s'appuyer, elles cherchent alors à l'extérieur des aides chimiques. Comme l'a dit Céline Dion, « prendre des pilules pour s'exhiber et d'autres pour se réveiller et d'autres encore pour s'endormir ». [...] Mais l'unique moment réel dans la vie de ces personnes, les seuls moments où un vrai défi de la vie s'entraperçoit [...] c'est lorsqu'elles chantent dans leur loge. En soi, la star est définie par des symboles de célébrité ou par les fruits du succès, mais également par les mêmes forces émotionnelles qui nous tourmentent tous »³¹.

« Sans aucun doute – nous dit le Pape –, à partir de ce désir profond, qui cache également quelque chose d'énigmatique, on ne peut arriver directement à la foi. [...] L'homme connaît

³⁰ *ndt* : Amy Winehouse décédée le 23 juillet 2011 à Londres (UK) et Whitney Houston décédée le 11 février 2012 à Beverly Hills (Californie-USA)

³¹ J. Waters, *Memorial Room*, in *Tre accordi e il desiderio di verità. Rock'n'roll come ricerca dell'infinito*, a cura di J. Waters, Società Editrice Fiorentina, Firenze, 2012, pp. 76-77.

bien ce qui ne le satisfait pas, mais ne peut imaginer ou définir ce qui lui ferait expérimenter ce bonheur dont il conserve la nostalgie dans le cœur. [...]. De ce point de vue, le mystère demeure : l'homme recherche l'Absolu, il le cherche à tâtons et de façon incertaine. Et toutefois, l'expérience du désir, du "cœur inquiet" comme l'appelait saint Augustin, est déjà très significative. Elle nous montre que l'homme, au plus profond de lui, est un être religieux [...] Nous pouvons dire avec les paroles de Pascal : "L'homme passe infiniment l'homme" (*Pensées*) »³².

Le Pape nous invite donc à une « pédagogie du désir », à faire un chemin, à user de toutes les choses qui nous arrivent afin de s'ouvrir tout grand au Mystère, à la joie authentique de la vie faisant surgir le désir de Dieu, à l'expérience que rien ne nous satisfait jusqu'à ce que nous puissions, désarmés, apprendre et attendre ce bien que nous ne pouvons pas construire, ni nous procurer, et à ne pas nous laisser décourager par les difficultés et les obstacles qui proviennent de notre mal, de notre péché.

L'une de vous écrit encore : « Alors que j'étudiais pour un examen, à peu de jours de distance, deux personnes que je connaissais sont mortes. Même si elles ne m'étaient pas très proches, ces deux faits ne m'ont pas laissée tranquille, m'offrant deux possibilités : soit penser que mes études étaient peut-être inutiles (car après tout, tout finit dans le néant), soit demander de pouvoir tout vivre, y compris mon examen, à la hauteur de la vie et de la mort. La première possibilité qui se présentait chaque matin, éliminait la promesse d'un bien qui j'avais pressenti dans ma vie. Cette promesse ne semblait pas suffisamment forte pour lui donner crédit, et le résultat de cette attitude était que je vivais tout avec suffisance et désintérêt, ne m'attendant à plus rien. Aidée surtout par le travail sur le texte de la journée de début d'année (qui introduit l'année de travail des écoles de communautés de CL, *ndt*) j'ai commencé à prendre en considération l'hypothèse que la réalité est toute pour moi, que chaque expérience que je fais est pour moi [de l'amour, de l'amitié, de la beauté, de toute ces choses que le Pape énumère], pour ma maturation, c'est-à-dire pour mon autoconscience, pour que je puisse me rendre compte de ce que je suis et de ce que je désire vraiment, et je me suis aperçue que je désire bien plus que passer un examen, ce que je veux de ma vie, ce ne sont pas ces petits succès, mais l'accomplissement ».

Mais très souvent comme le Pape l'a déjà indiqué, on se bloque à cause de nos erreurs. L'un de vous m'écrit encore : « En cette période, je vois croître en moi du cynisme, non pas issu du fait que je rencontre rien, mais du fait de trahir ce que je rencontre, et après avoir fait des

³² Benoît XVI, *Audience générale*, 7 novembre 2012.

erreurs, je m'aperçois que la conception que j'ai de moi est déterminée par ces fautes et par l'incohérence ».

En connaissance de cause, le Pape nous dit de ne pas nous laisser décourager par les difficultés et les obstacles qui proviennent de nos péchés, parce que comme il l'écrivait dans son message pour Meeting de Rimini : « Même après le péché [...] demeure dans l'homme le désir brûlant de ce dialogue, [...] "Dieu, c'est toi mon Dieu, je te cherche, mon âme a soif de toi, après toi languit ma chair, terre sèche, altérée, sans eau" (*Ps 62, v. 2*) ». Aucun mal, aucune faute ne peut éliminer cela : « Non seulement mon âme, mais chaque fibre de ma chair est faite pour trouver sa paix, sa réalisation en Dieu. Et cette tension est indélébile dans le cœur de l'homme : même lorsqu'il refuse ou nie Dieu, la soif d'infini qui habite l'homme ne disparaît pas [...]. La soif de l'âme et le désir de la chair dont parle le Psalmiste ne peuvent être éliminés »³³.

Le désir demeure. « Il ne s'agit donc pas d'étouffer le désir qui est dans le cœur de l'homme, mais de le libérer, afin qu'il puisse atteindre sa vraie hauteur. Lorsque, dans le désir, s'ouvre la fenêtre vers Dieu, cela est déjà le signe de la présence de la foi dans l'esprit, une foi qui est une grâce de Dieu. Saint Augustin affirme encore : "Avec l'attente, Dieu élargit notre désir, avec le désir il élargit notre esprit et en le dilatant, il augmente sa capacité" »³⁴.

« Ce soir je me suis aperçue que je suis très forte en discours, théoriquement j'ai tout compris, mais ensuite au quotidien, je ne laisse jamais ce que j'ai rencontré devenir le critère de ma journée, des choix que je fais, et ainsi, au lieu d'être plus sereine dans mes affaires, une sorte de scepticisme augmente en moi. Par exemple, quand tu as dit que nous sommes faits pour l'infini, j'ai eu comme une gêne car cela me semblait très abstrait. Je pensais à l'appartement (lieu où cohabite des étudiants, *ndt*) où j'ai de la peine avec mon amie colocataire, et je me disais : je regrette mais, face à elle, le fait que nous soyons rapport avec l'infini ne tient pas, c'est abstrait ».

Mais le fait que tu sois en colère avec ton amie démontre-t-il que notre être « rapport avec l'infini » est abstrait ou bien démontre-t-il, au contraire, que c'est véritablement concret ? Pourquoi est-ce que n'importe quel type de relation ne te suffit pas, ou pourquoi désires-tu quelque chose d'autre, y compris dans la relation avec ta colocataire ? Pourquoi est-ce que cela te met en colère ? Est-ce seulement à cause du caractère ou parce que tu désires quelque chose d'autre, même dans la relation avec elle ? Notre amie poursuit : « J'ai réalisé que l'autre jour, j'ai exactement mis en pratique mon raisonnement lorsque j'ai dit que j'étais très en colère et

³³ Benoît XVI, *Message pour le XXXIII Meeting pour l'amitié entre les peuples*, 10 août 2012.

³⁴ Benoît XVI, *Audience générale*, 7 novembre 2012.

que j'ai quitté l'appartement pour prendre un peu d'air. Aussitôt, je me suis aperçue que je n'étais pas contente, même si j'ai fui en n'en faisant qu'à ma tête ». Ainsi, le problème ce ne sont pas les autres, car même si nous nous enfuyons loin, nous ne sommes pas contents. « Le fait d'avoir pensé qu'elle était en train de se tromper, et ça suffit, et le fait de m'être échappée n'avait pas rendue plus libre, mais au contraire davantage aliénée. Puis les jours suivants, j'ai parlé avec l'une de mes amies et face à elle, j'ai pensé – non pas que ma colère que j'estimais raisonnable se soit évanouie – mais qui suis-je, moi, pour réduire l'autre à ses erreurs alors que personne ne me regarde comme ça ? Si Jésus ne s'arrête pas à nos erreurs, pourquoi devrions-nous le faire, nous ? Et je dois te confesser que cela n'a pas été abstrait ou intellectuel, le fait de reconnaître que nous sommes plus grands que les réductions que nous faisons, et que cela ne veut pas dire que les erreurs ne nous concernent pas, mais que l'on peut y faire face sans s'enfuir, et de manière à être tout entière dans toute ma vie ».

Lorsque nous voyons toute l'envergure de notre désir, devant une telle grandeur immense, la question qui vient est : mais est-ce un avantage ou une condamnation ? N'est-ce pas peut-être une condamnation de désirer autant ? C'est justement à cette objection qui s'élève en nous, à ce type de rébellion qui nous vient, que le Pape a fait référence : « Mais ici naît une question. N'est-il pas structurellement impossible pour l'homme de vivre à la hauteur de sa nature ? Ce désir d'infini qu'il ressent sans jamais pouvoir l'assouvir pleinement n'est-il pas une condamnation ? »³⁵. Combien de fois avons-nous eu cette objection : ne serait-ce pas mieux de se contenter de ce que l'on a ? Ne serait-ce pas mieux si je n'avais rien rencontré ou que personne n'ait réveillé en moi ce désir d'infini ? Parfois, nous souhaiterions qu'il n'y ait pas eu cet événement qui réveille ce désir, préférant comme le peuple d'Israël retourner aux temps de l'esclavage où il y avait tout de même de quoi manger ? Pourquoi autant désirer ?

« Cette interrogation nous conduit directement au cœur du christianisme »³⁶ pour autant, nous dit le Pape, que l'attente s'avère plus puissante et dramatique. Le dernier point de notre parcours, je l'emprunte à Péguy : « Pour espérer, il faut avoir reçu une grande grâce ».³⁷

3. LA PRESENCE QUI ME PERMET DE M'AIMER MAINTENANT

« En effet l'infini lui-même – dit le Pape – pour devenir une réponse que l'homme puisse expérimenter, a pris une forme finie. Depuis l'Incarnation, à partir du moment où le Verbe s'est fait chair, s'est effacée la distance impossible à combler entre fini et infini : le Dieu

³⁵ Benoît XVI, *Message pour le XXXIII Meeting pour l'amitié entre les peuples*, 10 août 2012.

³⁶ *Ibidem*.

³⁷ Ch. Péguy, *Le porche du Mystère de la deuxième vertu*, éd. La Pléiade.

éternel et infini a quitté son Ciel et est entré dans le temps, il s'est plongé dans la finitude humaine »³⁸ pour donner la réponse à notre désir d'infini.

Face à une pareille nouvelle comment pouvons-nous être sûrs ? Comment pouvons-nous savoir avec certitude que ce qu'annonce le christianisme s'est vraiment produit ? Ceux qui ont rencontré le Christ, l'ont reconnu par sa capacité à connaître le cœur de l'homme. « Seul le divin peut “sauver” l'homme ; c'est-à-dire que les dimensions vraies et essentielles de la figure humaine et de son destin ne peuvent être “conservées”, c'est-à-dire reconnues, proclamées et défendues que par Celui qui en est le sens ultime ». En effet, Jésus, Dieu fait chair, l'infini devenu fini « fait preuve dans sa vie d'un amour de l'individu, d'une passion pour le bonheur de chacun qui nous amène à considérer la valeur de la personne comme quelque chose d'incommensurable, d'irréductible ». Pour lui « Le problème de l'existence du monde est la félicité de l'individu »³⁹. De moi et toi. C'est ce que nous surprenons dans chaque page de l'Évangile.

« Comme Jésus approchait de Jéricho, un aveugle qui mendiait était assis au bord de la route. Entendant une foule arriver, il demanda ce qu'il y avait. On lui apprit que c'était Jésus le Nazaréen qui passait. Il s'écria : “Jésus, fils de David, aie pitié de moi !”. Ceux qui marchaient en tête l'interpellaient pour le faire taire [tout conspire à faire taire ce cri]. Mais lui criait de plus belle : “Fils de David, aie pitié de moi ! ” [Telle est la lutte qui se déchaîne en chacun de nous, parmi ceux qui nous disent : « Tais-toi, ne dérange plus ! » et il y a notre cri : l'aveugle crie encore plus fort ; et personne ne peut soutenir cette lutte à notre place : qu'est-ce qui nous correspond le plus : se taire ou crier ? Ce qui est arrivé à l'aveugle ne peut se produire qu'à celui qui a le courage de crier]. Jésus s'arrêta et ordonna qu'on le lui amène [Par ce geste, Jésus exprime toute sa passion pour l'individu ; or, tous sont indifférents et veulent le faire taire – et souvent ce sont les amis qui disent : « Ne dérange pas ! » –, mais il y en a Un qui prend soin de tout son désir : il s'arrête et ordonne qu'on le conduise à-Lui] Quand il se fut approché, Jésus lui demanda : “Que veux-tu que je fasse pour toi ?” – “Seigneur, que je voie !”. Et Jésus lui dit : “Vois. Ta foi t'a sauvé”.⁴⁰ Deux mille ans se sont écoulés depuis, mais nous ne pouvons plus l'effacer de la face de la terre : certes, nous pouvons être indifférents, l'ignorer, ou bien nous pouvons nous ouvrir à cette possibilité. Il faut une passion envers soi-même pour accueillir dans le geste de Jésus toute la promesse qu'Il représente pour la vie d'un homme qui désire tout, comme l'aveugle-né. En effet, « Le miracle le plus grand, qui touchait

³⁸ Benoît XVI, *Message au XXXIII Meeting pour l'amitié entre les peuples*, 10 août 2012.

³⁹ L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, éd. du Cerf, Paris, 2006, p. 110 et 111.

⁴⁰ Lc 18, 35-42.

quotidiennement les disciples, n'était pas celui de la guérison du paralytique, de la purification du lépreux, ni celui de l'aveugle qui recouvre la vue. Le miracle le plus grand est celui que nous avons déjà évoqué : c'était un regard révélateur de l'homme auquel on ne pouvait se soustraire. Il n'y a rien de tel pour convaincre l'homme qu'un regard qui le saisit et le reconnaît, qui révèle l'homme à lui-même ».⁴¹

Comme ce fut le cas pour cette femme de Samarie, et rien qu'à lire ce passage, nous avons des frissons : « Il arrive ainsi à une ville de Samarie, appelée Sychar, près du terrain que Jacob avait donné à son fils Joseph, et où se trouve le puits de Jacob. Jésus, fatigué par la route, s'était assis là, au bord du puits. Il était environ midi. Arrive une femme de Samarie, qui venait puiser de l'eau. Jésus lui dit : « Donne-moi à boire ». (En effet, ses disciples étaient partis à la ville pour acheter de quoi manger). La Samaritaine lui dit : « Comment ! Toi qui es Juif, tu me demandes à boire, à moi, une Samaritaine ? ». (En effet, les Juifs ne veulent rien avoir en commun avec les Samaritains). Jésus lui répondit : « Si tu savais le don de Dieu, si tu connaissais celui qui te dit : "Donne-moi à boire", c'est toi qui lui aurais demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive ». [Jésus aurait pu continuer avec ce jeu : Juif, non Juif, Samaritain ; mais il coupe court et dit : « Si tu connaissais celui qui te dit : "Donne-moi à boire"... » ; on peut partir de n'importe quelle réplique et la différence se voit ; en parlant de ce dont tout le monde parle, Jésus arrive aussitôt au cœur du sujet ; et cette femme, comme si elle n'avait pas écouté, lui dit :] « Seigneur, tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond ; avec quoi prendrais-tu l'eau vive ? Serais-tu plus grand que notre père Jacob qui nous a donné ce puits, et qui en a bu lui-même, avec ses fils et ses bêtes ? ». Jésus lui répondit [le défi n'est pas encore relevé] : « Tout homme qui boit de cette eau aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que moi je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui source jaillissante pour la vie éternelle ». [Alors la femme cesse de jouer, c'est comme si elle est prise au plus intime de son être, ce fait correspond tellement à son désir, qu'elle change son arrogance en demande]. La femme lui dit : « Seigneur, donne-la-moi, cette eau : que je n'aie plus soif, et que je n'aie plus à venir ici pour puiser ». Jésus lui dit [lui donnant un signe] : « Va, appelle ton mari, et reviens ». La femme répliqua : « Je n'ai pas de mari ». Jésus reprit : « Tu as raison de dire que tu n'as pas de mari, car tu en as eu cinq, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari [...] ». [Aucun des cinq maris n'avait pu combler la soif de cette femme ; vous pouvez ajouter ce que vous voulez, mais cette femme avait encore plus soif qu'auparavant]. La femme lui dit : « Seigneur, je le vois, tu es un prophète. [...] La

⁴¹ L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, op.cit., p. 68.

femme lui dit : « Je sais qu'il vient, le Messie, celui qu'on appelle Christ. Quand il viendra, c'est lui qui nous fera connaître toutes choses ». Jésus lui dit : « Moi qui te parle, je le suis ». Là-dessus, ses disciples arrivèrent ; ils étaient surpris de le voir parler avec une femme. [...] La femme, laissant là sa cruche, revint à la ville et dit aux gens : « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-il pas le Messie ? » Ils sortirent de la ville, et ils se dirigeaient vers Jésus. [...] Beaucoup de Samaritains de cette ville crurent en Jésus, à cause des paroles de la femme qui avait rendu ce témoignage : « Il m'a dit tout ce que j'ai fait ». Lorsqu'ils arrivèrent auprès de lui, ils l'invitèrent à demeurer chez eux. Il y resta deux jours. Ils furent encore beaucoup plus nombreux à croire à cause de ses propres paroles, et ils disaient à la femme : « Ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons maintenant ; nous l'avons entendu par nous-mêmes, et nous savons que c'est vraiment lui le Sauveur du monde ».⁴²

En commentant ce texte, le Pape observe : « Il n'y a pas d'homme ou de femme qui ne se trouve, à un moment de sa vie, comme la femme de Samarie, près d'un puits avec une cruche vide et l'espérance de trouver la réalisation de l'aspiration la plus profonde du cœur, la seule qui puisse donner sa pleine signification à l'existence. Aujourd'hui, nombreux sont les puits qui s'offrent à la soif de l'homme, mais un discernement est nécessaire afin d'éviter des eaux polluées. Il est urgent de bien orienter la recherche pour ne pas devenir la proie de désillusions destructrices. Comme Jésus au puits de Sychar, l'Église aussi ressent le devoir de s'asseoir aux côtés des hommes et des femmes de notre temps, pour rendre présent le Seigneur dans leur vie, afin qu'ils puissent le rencontrer, car seul son Esprit est l'eau qui donne la vie véritable et éternelle. Seul Jésus est capable de lire jusqu'aux tréfonds de notre cœur et de nous dévoiler notre propre vérité : « *Il m'a dit tout ce que j'ai fait* » [...] Cette annonce, à laquelle se joint la question qui ouvre à la foi : « Ne serait-il pas le Messie ? », montre comment celui qui a reçu la vie nouvelle dans la rencontre avec Jésus ne peut manquer de devenir à son tour porteur de vérité et d'espérance pour les autres ».⁴³

C'est beau, mais est-ce que cela arrive aujourd'hui ? C'est la question que me posaient mes étudiants : « C'est très beau, nous aussi nous restons émus à lire ces pages de l'Évangile. Nous nous imaginons présents à ce moment-là ! C'est très beau, mais est-ce que cela arrive aujourd'hui ? ».

Écoutons ce récit de l'une d'entre vous : « Il y a environ un mois, ma vie a pris enfin un tournant. Finalement, après des mois et des jours d'apathie totale, j'ai rencontré quelque chose

⁴² Jn 4, 5-42.

⁴³ Benoît XVI, *Message de conclusion, XIII assemblée générale ordinaire du Synode évêques*, 26 octobre 2012.

de si beau et de si grand que je ne pouvais plus rester au même point qu'auparavant. Mais avant où étais-je ? Je vivais les journées en espérant qu'elles passeraient en vitesse, sans avoir la moindre notion de ce qui se passait autour de moi, mais surtout en moi. J'ai vécu le mois de septembre anxieuse et angoissée, terrorisée à l'approche de la rentrée universitaire, ne sachant pas que m'attendait la découverte la plus grande, la redécouverte de moi, la vraie moi qui s'était assoupie et que j'avais oubliée. Grâce à une amie du lycée, en septembre je suis allée à l'université et Quelqu'un, j'en suis certaine, a voulu me faire un don, un cadeau inattendu dont je suis reconnaissante et qui m'a changé la vie : le fait d'avoir assisté, le 20 septembre (de fait, je me souviens très bien de la date), à la présentation de mon cours de licence par quelques étudiants et ensuite d'avoir fait leur connaissance dans l'atrium, cela m'a laissé une sensation qui me touche encore aujourd'hui. Ces personnes m'avaient déjà touchée alors que je ne connaissais rien d'elles, ni du mouvement, ni de don Giussani, ni de Carrón, mais on comprenait qu'il y avait quelque chose de différent, que cette familiarité, entre elles, n'était pas quelque chose d'acquis. Je suis rentrée à la maison contente de l'expérience que j'avais faite et un peu plus convaincue par mon choix universitaire. Au cours de la première semaine de cours, mes amies m'ont dit : « Nous allons à l'école de communauté. Tu viens avec nous ? ». Instinctivement, je suis allée avec elles, poussée par la curiosité. Pour la première fois, j'ai vu ce que signifie vivre ensemble quelque chose de si profond et vrai. J'ai de vifs souvenirs de l'école de communauté, mais surtout de la manière dont je me suis sentie à la fin : les seuls mots que je pouvais alors prononcer étaient : « Mais que c'est beau ! Une chose comme ça, je ne l'ai jamais vue, ni vécue ! ». Le soir, je me suis demandé : pourquoi entre toutes les personnes qui sont à l'université, je les ai justement rencontrées, elles du mouvement ? Est-ce seulement un hasard ou Quelqu'un attend quelque chose de moi ? J'étais pleine de questions, quelques-unes parfois banales, élémentaires. J'ai lu les notes de la journée de début d'année, j'ai commencé le parcours de zéro, depuis le début. Depuis que je vais à l'université, mes parents sont contents de me voir ainsi heureuse, bien que je ne sois pas du mouvement. Ils m'ont regardée dans les yeux et simplement m'ont demandé de raconter ce qui m'arrivait. À tous ceux qui critiquent, aux amis avec lesquels j'ai dû me confronter et qui au début ne comprenaient pas (beaucoup sont encore sceptiques) je ne peux dire que merci ; merci car s'ils ne m'avaient pas opposé leurs raisons, je n'aurais pas trouvé les miennes, je ne serais pas allé jusqu'au bout. La querelle dialectique m'a contrainte à raisonner, à me confronter, expliquant ce que j'avais trouvé. Désormais, ce dont je ne peux me passer ce sont ces personnes que j'ai rencontrées, leurs regards, leurs attentions infinies qu'elles me portent chaque jour et que je n'arrive pas à m'expliquer. Pourquoi, avec tous les gens qu'il y a, avec tous les problèmes que chacun de nous

a, ont-elles encore du temps à me consacrer ? Comment est-ce possible ? Ceci, à mon avis, est le signe le plus tangible de la présence du Christ. Il y a peu à dire sur ce sujet, mais il y a la beauté qui transparaît de toutes ces personnes que j'ai rencontrées ce mois-ci ».

Don Giussani écrit : « Le sens de notre vie s'est révélé et se révèle à nous, il touche notre existence, accompagne et aide notre existence dans le temps et l'espace, c'est-à-dire dans une réalité humaine physiquement perceptible », semblable à celle que notre amie a rencontrée. Le sens de notre vie nous rejoint dans une réalité humaine, « et cette réalité humaine physiquement perceptible, semblable à une compagnie dans la maturation de notre recherche du destin, dans notre adhésion et notre attente qui se révèlent être la signification totale de notre vie, cette forme, ce fragment de temps et d'espace n'est pas choisi par nous, mais il est trouvé, reconnu (pas choisi, mais reconnu). C'est ce fragment de temps et d'espace qui nous percute, c'est la rencontre, c'est cette rencontre, et donc cet impact avec notre conscience, qui n'a jamais rien eu de semblable [comme l'écrit cette jeune fille : « Une chose comme ça, je ne l'avais jamais vue, ni vécue »]. Même si c'est confus, vacillant, ou tout juste une allusion, mais cela contient un accent incomparable de promesse, d'espérance et de perspectives »⁴⁴.

C'est ce que nous rapporte encore un autre ami : « J'ai rencontré deux nouveaux amis avec qui j'ai partagé la vie à l'université, et immédiatement, dès les premiers jours, je leur ai présenté une personne qui fut pour moi très significative, un témoin très important. Retournant à la voiture, l'un de mes amis m'a dit : "Personne ne m'avais jamais traité ainsi" ».

Don Giussani affirme : « La foi, c'est reconnaître le divin présent. Tout comme il y a deux mille ans pour Simon, Madeleine, la Samaritaine, Zachée, sans doute d'une façon apparemment plus fragile et extérieure, toi aussi tu as été touché par le pressentiment de cette Présence, ou par cette Présence comme un pressentiment d'une vie différente, comme le pressentiment d'une promesse de vie. Sinon, tu ne serais pas là ! Prendre conscience de cela, le regarder en face, dire "Tu" à cette Présence qui te fait embrasser différemment et avec vérité, qui te fait regarder avec vérité, qui te fait porter chaque chose en vérité ! »⁴⁵. Le pressentiment d'une promesse de vie. Car Jésus ne fait pas que promettre, il accomplit.

« Cher Julián, la semaine dernière l'une de mes très chères amies m'a dit que depuis une année elle a commencé le noviciat des *Memores Domini* et que d'ici peu elle ira vivre dans une maison du "Groupe adulte" (autre nom pour les *Memores Domini*, *ndt*). Tu aurais dû voir son visage amoureux. Elle racontait comment sa décision est née et s'est approfondie, avec ses yeux pleins d'amour, une affection pour le Christ comme s'il avait été au cours de ces dernières

⁴⁴ L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza...*, op. cit., pp. 381-382.

⁴⁵ L. Giussani, *Qui e ora (1984-1985)*, Bur, Milano, 2009, pp. 434-435.

années le compagnon de sa vie en chair et en os. Je l'ai regardée toute la soirée, émerveillé qu'elle ait pu ainsi changer et être si heureuse. À ce moment là, j'ai vraiment pensé : ou bien elle est folle, ou alors qui peut bien correspondre autant au désir du cœur d'une personne, tellement qu'il la fait décider de à donner toute sa vie, qui sinon le Christ présent maintenant ? Au cours de ce dîner, nous étions une dizaine d'amis. Pendant qu'elle nous parlait, il y eut plusieurs longs moments de silence, non pas un silence embarrassant pendant lequel on ne sait plus quoi dire car tout semble inadéquat, mais un silence chargé d'émotion, chargé d'une Présence imposante, une Présence tellement imposante et réelle qu'elle a changé et conquis la vie de mon amie, et à ce moment-là, à travers son changement, elle était en train de me reconquérir moi aussi. Rien ne fait autant vibrer mon cœur, parfois jusqu'à m'émouvoir, que la reconnaissance du Christ présent maintenant à travers une humanité changée. Pour moi, cela a été toujours plus clair car la même expérience m'est arrivée, également en t'écoutant parler à la dernière école de communauté ou en lisant la lettre des parents de Bizzo⁴⁶ un an avant sa mort, ou encore celle de Francesca⁴⁷ Quand cela arrive, je me découvre libre, avant tout, de pouvoir me regarder sans être scandalisé par mes limites et libre de proposer aux autres ce que j'ai rencontré. Face à cela, pourtant, je n'arrive pas à rester tranquille et ces jours-ci je suis encore plus inquiet qu'avant. Je commence ma journée et je ne désire rien d'autre que de pouvoir retrouver les traits de son visage dans la réalité des choses que j'ai devant moi, dans les rencontres que je fais, parce que si cela ne se produit pas, j'arrive à la fin de la journée ayant fait tant de choses (le travail, les cours, les études, les rencontres, les rendez-vous du mouvement), avec toutefois une infinie nostalgie au fond de mon cœur qui me pousse à demander : mais à quoi a servi tout ce que j'ai fait aujourd'hui si je n'ai pas pu te rencontrer ? C'est pourquoi je suis ici à ces exercices, reconnaissant d'avoir été préféré et désiré pour continuer à cheminer pour être éduqué dans la simplicité à reconnaître chaque jour que "je me lance dans la course pour Le saisir, moi qui ai déjà été saisi par le Christ" ».

C'est pourquoi combien Péguy a raison quand il dit que « pour espérer, il faut avoir reçu une grande grâce » ?! Et la grâce, qu'est-ce que c'est ? La grâce, c'est Lui, sa présence, non pas en premier lieu ses dons, mais bien Lui car sans Lui je ne peux m'aimer maintenant, je ne peux pas avoir cette affection envers moi-même maintenant. Don Giussani nous rappelle encore : « On ne peut pas demeurer dans l'amour envers soi-même sans que le Christ soit une présence comme l'est celle d'une mère pour un enfant qui ne sait pas comment faire, qui pleurniche parce qu'il a

⁴⁶ Cf. *Preferiti, anche dentro il dolore*, Lettera di Flavio ed Ester Bizzozero, 2 novembre 2012, Tracce.it.

⁴⁷ Cf. D. Perillo, *Con la loro stessa vita*, Tracce-Litterae communionis, n. 9, octobre 2012, pp. 20-21 ; Id., *Guardate, io vado in Paradiso*, 9 octobre 2012, Tracce.it.

fait pipi. Si le Christ n'est pas une présence maintenant – maintenant ! –, je ne peux m'aimer maintenant et je ne peux pas t'aimer maintenant. Si le Christ n'est pas ressuscité, je suis fini, même si je possède toutes ses paroles, même si j'ai tous ses Évangiles. À la limite, avec les textes des Évangiles, je pourrais même me suicider, mais pas avec la présence du Christ, avec la présence reconnue du Christ, non ! ».⁴⁸

Le Christ est ressuscité, cela signifie qu'il est contemporain au temps et à l'histoire à travers ces visages par lesquels il me propose de nouveau sa promesse. Comme vous le dites dans différents récits : « Lorsque je marche dans les couloirs et que je rencontre le regard de l'un d'eux, je me sens heureux et je me sens chez moi ; lorsque je ne les vois pas, je les cherche car je veux rester avec eux. Mais eux ne m'ont-ils jamais promis quelque chose ? Je me suis rendu compte qu'aucun d'eux ne m'a rien promis, mais en vérité, ils m'ont tout promis. Ce sont eux-mêmes la promesse, avec leur manière de vivre, de rester ensemble, de regarder les personnes de manière à ce qu'elles se sentent aimées, afin que rien ne leur manque. Ce sont elles la promesse ». Également un autre dit : « Quelqu'un t'a-t-il promis quelque chose ? Je dois reconnaître qu'il y a une promesse : vos visages ».

Don Giussani écrit : « La communauté est le lieu de la continuité de l'évènement, littéralement de la continuité de l'évènement du Christ d'il y a deux mille ans, celui de cette rencontre avec la Samaritaine [...]. La communauté est le lieu de la continuité du toucher, de cet accent qui t'a donné ce pressentiment d'une vie nouvelle, une promesse désignée, l'indication d'une promesse de vie plus vraie, de vie, qui t'a mis avec nous. La communauté est le lieu de la continuité du Christ, la continuité de l'évènement du Christ, et de l'évènement du Christ qui t'a touché. Car c'est à travers une contingence, à travers une circonstance fortuite, le hasard des rapports de circonstance, que le Christ, que l'évènement que le Christ fut pour Simon ou pour la Samaritaine, est devenu un évènement pour toi. Le Christ est devenu l'évènement de la vie pour toi à travers le hasard des relations. Si tu t'arraches de cet apparent hasard des relations, des circonstances, des rapports de circonstance, tu perds non pas ces relations, mais ce qui t'a touché dans ces relations ».⁴⁹

Et qu'est-ce qui t'a touché dans ces relations ? Lui, le Mystère fait chair, le Christ. Saint Jean Chrysostome le disait comme s'il lui donnait la parole : « Vois combien je t'aime et pour quels grands objets je t'ai donné du pouvoir. [...] Ce n'est pas seulement par là que je veux te gagner [...] descendant du séjour de mon Père, je suis venu vers toi, qui me haïssais, qui te détournais de moi et ne voulais pas entendre mon nom ; j'ai couru à ta poursuite afin de te

⁴⁸ L. Giussani, *Qui e ora...*, op. cit., p. 77.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 438.

saisir ; je t'ai uni et attaché à moi-même ; je t'ai dit : "Mange ma chair et bois mon sang" ; je t'élève au ciel et je viens t'embrasser sur la terre. Je ne me suis pas contenté de placer si haut tes prémices, cela ne suffisait pas à mon amour. Je suis descendu sur la terre ; et je ne me joins pas seulement à toi, mais je pénètre tout ton être, je suis mangé par toi, je m'amincis peu à peu, afin que la fusion, que l'union soient plus parfaites »⁵⁰, pour que tu puisses avoir de l'affection envers toi-même.

ASSEMBLEE

JULIÁN CARRÓN

8 décembre, après-midi

Julián Carrón : Les questions qui nous sont parvenues ont été très nombreuses, et comme toujours, pour éviter toute répétition, nous avons choisi, parmi les plus récurrentes, la formulation qui semblait la plus compréhensible. Alors, commençons.

Intervention : Je m'aperçois que le fait de dire « les choses ne me suffisent pas » porte en soi le risque d'un désintérêt et d'un désengagement avec la réalité. Par exemple, il est vrai que s'appliquer à bien chanter (je fais partie de la chorale) ne remplit pas le désir d'infini de mon cœur, mais en même temps, j'ai besoin de m'appliquer pour reconnaître les traits incomparables de Celui qui, en revanche, peut me remplir le cœur. Aussi, je voulais te demander : puisque face à la réalité rien ne me suffit vraiment, comment faire coïncider la prise en compte des exigences de mon cœur et le fait que la réalité est un chemin ? Pourquoi dois-je avoir besoin de quelque chose qui, au fond, ne me suffit pas ?

Carrón : Je te suis très reconnaissant pour cette question, car comme toujours, le premier qui apprend, c'est moi. En effet, en y réfléchissant, je me suis mieux rendu compte de ce qu'a été la génialité du Mystère, parce que cette méthode est vraiment géniale. Imaginez le Mystère : Il est si content, si heureux, qu'à l'instar de deux personnes qui sont heureuses – imaginez deux époux, qui veulent partager leur plénitude, à tel point que jaillit le désir de la communiquer à un enfant – Il veut communiquer ce bonheur. La création est née ainsi, de l'explosion de félicité

⁵⁰ Cf. saint Jean Chrysostome, *Commentaire de la 1^{re} Lettre à Timothée, Homélie XV*, Abbaye Saint-Benoît de Port-Valais - CH, (version on-line, 2003).

que Dieu vivait dans cette relation unique, mystérieuse, entre le Père, le Fils et l'Esprit Saint. Ainsi, Il a voulu créer les hommes pour pouvoir partager avec eux Sa Félicité. Et quelle méthode a-t-Il utilisée pour les conduire à ce bonheur ? Nous, nous ne pouvons nous empêcher de nous demander pourquoi, s'Il a voulu partager avec nous cette félicité, Il ne nous a pas créés directement dans les Cieux ? Pourquoi ne nous a-t-Il pas immédiatement tout donné et pourquoi ne nous a-t-Il pas épargné ce chemin ? Mais si on commence à regarder les choses calmement, on se demande : si le Mystère nous avait fait ainsi, qu'aurait-il éliminé ? La liberté, car nous aurions alors été contraints de vivre ainsi dès le commencement, sans la possibilité d'adhérer librement. Mais un salut qui ne serait pas libre serait-il encore humain ? J'ai déjà raconté le dialogue que j'ai eu avec un chauffeur de taxi "théologien" à Milan : il était stupéfait, voire scandalisé du fait que dans l'Histoire, Dieu puisse laisser se produire certaines choses sans intervenir. En son for intérieur, il était scandalisé par la liberté, parce qu'au fond, c'est cela la vraie question : le scandale de la liberté. Pour essayer de lui faire comprendre, je lui ai alors demandé : « Mais cela vous plairait-il que votre femme vous aime de manière mécanique, sans pouvoir se tromper ? Ou préféreriez-vous que votre femme vous aime librement ? » Il n'a pas hésité et m'a répondu qu'il préférerait être aimé librement. « Vous voyez – ai-je continué –, le Mystère, qui a sûrement autant de goût que vous, plutôt que de créer d'autres étoiles qui brilleraient mécaniquement ou d'autres êtres qui tourneraient en orbite avec précision selon une loi immuable, a préféré, a voulu courir le risque de la liberté. »

Quand nous commençons à regarder les choses plus attentivement, et que nous nous rendons compte que l'unique possibilité pour l'accomplissement du dessein de Dieu n'a rien à voir avec ce que nous imaginions, alors nous commençons à comprendre pourquoi le Mystère nous a créés avec un désir sans borne, avec un désir illimité : pour qu'Il puisse partager avec nous sa plénitude. Mais ce désir devait être constamment réveillé, constamment éduqué. Alors, comment le Mystère pouvait-il continuellement ouvrir tout grand notre désir, nous éduquer à manifester l'urgence de notre besoin de plénitude ? La seule modalité était de se servir de la réalité concrète ; un discours ne suffisait pas, car un discours ne nous prend pas assez, ne nous dilate pas, ne nous ouvre pas totalement. Il nous a mis devant des choses concrètes pour nous ouvrir, pour nous attirer, pour développer en grand toutes nos capacités de raison et d'affection, tout le désir immense que nous avons et qu'il faut sans cesse réveiller. Et cela ne pouvait arriver qu'à travers quelque chose de concret qui, en même temps, ne nous satisferait pas complètement. Seule cette méthode, si réelle, si concrète, si précise, pouvait nous saisir et agrandir notre raison tout en respectant notre liberté. Parce que face aux choses concrètes qui arrivent, nous pouvons soit nous ouvrir en grand, nous ouvrir à quelque chose qui va au-delà,

soit refuser cette ouverture. C'est l'exemple que nous faisons souvent d'une personne qui reçoit des fleurs : des fleurs sont une chose concrète – elles peuvent pourrir –, mais c'est une chose concrète qui renvoie à autre chose, qui est un signe comme nous le disons souvent. Nous pouvons donc soit décider d'en profiter jusqu'à ce qu'elles pourrissent – ce que nous faisons souvent, avec les choses comme avec les personnes : nous les possédons jusqu'à ce qu'elles nous épuisent et puis nous restons seuls comme des chiens –, soit suivre celui auquel elles renvoient en tant que signe, et cela nous ouvre. C'est une méthode conforme à la nature de la raison, qui nous ouvre complètement devant le réel. C'est une méthode respectueuse de la liberté. C'est si vrai (c'est si vrai !) qu'il s'agit de la méthode sacramentelle, cette méthode du signe par laquelle quelque chose nous provoque, nous ouvre, nous agrandit. Et Jésus a lui aussi suivi cette méthode. En effet, Il ouvrait les personnes qui se liaient à Lui au dialogue encore plus mystérieux avec le Père, Il les éduquait constamment au Mystère. Don Giussani dit que la chose la plus fondamentale que fait le Christ, d'un point de vue éducatif, est d'éduquer notre sens religieux. Toute la lutte que Jésus engage avec ténacité envers ses disciples, lorsque ceux-ci veulent le réduire à leur propre mesure, sert à les ouvrir au Mystère. Les disciples, comme tous les autres, veulent uniquement s'attacher à lui, ils veulent le faire roi : « Que veux-tu de plus ? Nous te reconnaissons, tu as multiplié les pains. À quoi voit-on que nous te reconnaissons ? Car nous voulons te faire roi ! Nous reconnaissons ta grandeur. » Mais Jésus ne cède jamais. Il est si conscient de ce que nous sommes, de la manière dont nous sommes faits, de notre facture, de l'étoffe qui constitue notre être, et Il est de même si conscient de Sa propre nature, de Sa mission, qu'Il dit : « Non, non, non ! Ça – être nommé roi – réduit ce que Je suis et cela ne vous suffira pas ». Et Il agrandit la mesure jusqu'à pratiquement nous scandaliser : « Si vous ne buvez pas de mon sang et ne mangez pas ma chair, vous ne pourrez pas être contents ». Jésus agit en agrandissant toujours plus le désir. Pourquoi ? Ne nous aime-t-Il pas ? Si quelqu'un dit qu'Il ne nous aime pas, alors il n'a qu'un regard superficiel. En réalité, Il nous aime tellement qu'Il désire nous remplir toujours plus. Cette insatisfaction qui persiste en chaque chose, en chaque relation, est la modalité avec laquelle Il nous dit : « Mais moi, est-ce que Je ne te manque pas ? » C'est pourquoi une phrase de don Giussani m'a toujours frappée, et je l'ai répétée souvent depuis que je l'ai lue dans l'un de ses livres. Dans chaque insatisfaction que nous laisse chaque expérience que nous faisons du réel, c'est comme si le Mystère nous disait : « C'est Moi qui te manque en chaque chose que tu goûtes, c'est Moi ! ». Et là, de nouveau, la liberté est au centre. Je peux dire « bof ! », ou je peux céder à l'attirance qui m'envahit. C'est une alternative dramatique parce qu'elle est toujours libre ; et ce drame n'est jamais définitif, il est sans cesse reproposé. Il faut vraiment que l'on s'aime, il faut une véritable

affection envers soi-même qui ne se contente pas de quelque chose en deçà du désir du cœur, afin d'être disponible, afin de ne pas se scandaliser de cette méthode que Dieu utilise pour nous éduquer, pour nous attirer toujours plus, pour nous remplir toujours plus, pour agrandir constamment notre cœur et pour pouvoir le remplir encore, et encore, et encore. Voilà qui est bien autre chose que notre image « d'un bonheur bourgeois » ! Mais nous reviendrons plus tard sur cela.

Intervention : Comment la seule reconnaissance de mon cœur inquiet peut-elle être le signe évident de la présence de la réponse ? Je comprends que mon cœur inquiet est comme une porte ouverte, mais je ne vois pas comment la seule reconnaissance de cela peut déjà être un signe évident de la présence de la réponse.

Carrón : Je peux te poser une question ? Si tu intervies, c'est que tu dois être ouvert à l'imprévu. Es-tu déjà tombé amoureux ?

Intervention : Oui.

Carrón : Et tu as déjà vécu la nostalgie de la personne aimée ?

Intervention : Oui.

Carrón : Et pourquoi ressentais-tu de la nostalgie pour cette personne ? Pourquoi te manquait-elle ?

Intervention : Parce que je l'avais vue avant, et que donc après elle me manquait.

Carrón : Elle te manquait ; et si elle avait été présente, elle ne t'aurait pas manqué. Ce manque est donc bien le signe du fait que tu l'avais rencontrée, n'est-ce pas ?

Intervention : Oui.

Carrón : C'est clair ?

Intervention : Oui, assez.

Carrón : Très souvent, c'est justement cela que nous ne comprenons pas : on a de la nostalgie parce que quelqu'un nous manque. Vous vous demandez pourquoi le fait d'avoir du désir, d'avoir de la nostalgie est un signe sans équivoque d'un autre dont j'ai la nostalgie ? Et bien justement parce que sinon nous n'aurions pas cette nostalgie. Mais ce raisonnement que nous appliquons avec évidence à l'égard de la nostalgie envers la personne aimée – nostalgie que nous n'aurions pas si nous ne l'avions pas rencontrée –, nous ne lui donnons aucune valeur par rapport au désir que nous découvrons en nous. Pourtant, ce raisonnement a la même valeur, parce que – comme le dit Pavese – je porte ce désir, cette attente, justement à cause de la promesse qu'ils contiennent. C'est pourquoi hier soir, reprenant la phrase de Pavese, j'ai insisté sur la question : pourquoi est-ce que j'attends ? Si personne ne nous a promis quelque chose, pourquoi attendons-nous ? C'est justement cela que nous avons de la peine à comprendre : il semble que l'attente soit acquise. Mais tous les génies, comme Pavese, reconnaissent qu'il y a dans cette attente quelque chose de mystérieux, qu'il y a déjà le signe de la réponse, et ils comprennent le besoin de quelqu'un qui réveille constamment en nous ce désir. Quant à nous, nous ne nous rendons pas compte que le fait d'avoir ce désir n'est pas quelque chose d'acquis. À cause de cela, Ungaretti – que nous avons cité hier – disait : mais pourquoi moi qui suis encore parmi les mortels et les choses mortelles qui déchoient, pourquoi moi qui me trouve parmi des choses finies, pourquoi ai-je ce désir d'infini ? « Pourquoi est-ce que je désire si ardemment Dieu ? ». Pour nous ces phrases – qui, avec toute leur charge poétique, indiquent mieux que tout autre qui nous sommes –, semblent être des questions vides, car pour comprendre la portée de la question, il faut l'expérience de la vie, il faut avoir compris ce que l'on a vécu. Pourquoi commençons-nous à parler de nostalgie ? Parce qu'il s'agit de l'expérience que vous avez à portée de main pour comprendre ce que disent les poètes, et que nous avons vu ce matin d'une autre façon. L'expérience de la nostalgie vous permet de comprendre que si quelqu'un vous manque, c'est déjà le signe que cette personne existe ; non pas qu'elle n'existe pas, mais bien qu'elle existe ! Si elle n'existait pas, il n'y aurait pas de nostalgie. Imaginez le changement du regard si, chaque fois que nous étions tristes, seuls ou insatisfaits, nous nous comportons de la même manière que si nous ressentions de la nostalgie. En effet, on n'utilise pas la nostalgie comme prétexte pour douter de l'existence de sa fiancée, mais plutôt comme la reconnaissance d'un rappel plus puissant à se souvenir d'elle, à reconnaître qu'elle existe. Si pour nous c'est le contraire, c'est parce qu'il nous manque une certaine familiarité avec l'humanité de l'être, avec l'étoffe de l'être, et alors nous interprétons tout à l'envers. C'est ce qui rend la vie vraiment pesante : quelqu'un te fait un cadeau, et tu

penses qu'il se moque de toi ; on fait un geste positif à ton égard, mais tu le perçois comme négatif. C'est comme si nous ne trouvions pas la clé pour comprendre le réel, pour comprendre ce qui se produit dans la vie, et cela nous embrouille. L'existence même de la question est déjà le signe le plus évident que la réponse existe, sinon il n'y aurait même pas de question (la véritable question, la question qui nous constitue) : pourquoi, vivant parmi les choses limitées, ai-je le désir de l'infini ? Pourquoi ? Si personne ne nous a promis quelque chose, pourquoi attendons-nous ? Pourquoi vivant parmi les choses mortelles, je désire si ardemment Dieu ? Ce n'est que si nous commençons à regarder ces phrases sans les considérer pour acquises, en vivant avec elles, que peu à peu s'ouvre le passage, que peu à peu nous commençons à comprendre et que nous sommes intéressés par le fait de comprendre. Imaginez que chacun de nous lise chaque réalité, chaque expérience humaine, à la lumière de ce que dit don Giussani : « C'est Moi qui te manque en chaque chose que tu goûtes ». Le manque que tu ressens est le signe le plus évident que c'est Moi qui te manque – que la Présence pour laquelle tu es fait te manque –. C'est comme si ta fiancée te demandait : « Mais tu ne t'aperçois donc pas que c'est moi qui te manque ? » Et ça nous le comprenons très bien. Par contre, lorsqu'il s'agit des expériences fondamentales, alors nous nous embrouillons.

Intervention : Pourquoi est-ce que l'attente, pour toi, devient joie ? Pour moi, au contraire, elle demeure toujours une inquiétude. Et puis la seconde question que je voulais te poser...

Carrón : As-tu compris quelque chose à ce que j'ai dit jusqu'à maintenant ?

Intervention : Oui.

Carrón : Pourquoi ce qui pour vous n'est que de l'inquiétude, peut être de la joie pour moi ? Pourquoi si on commence à regarder la nostalgie... cela te plairait-il parfois, toi qui aimes ton fiancé, de ne pas ressentir de nostalgie, de dépasser cette phase ?

Intervention : Non.

Carrón : Non... Comprends-tu pourquoi avoir de la nostalgie est une joie ?

Intervention : Mais c'est précisément dans la relation avec lui que je vis cette chose de manière plus dramatique, parce qu'avec lui je ressens encore davantage le fait que j'ai besoin

d'un Autre, et c'est ce qui est dramatique. Et cela ne me laisse pas tranquille.

Carrón : C'est précisément cela – le fait que dans la relation de l'un envers l'autre vous soyez mutuellement relancés vers le Seul qui puisse vous combler – qui rend la vie dramatique. Pourquoi ? À cause de ce dont nous avons déjà parlé auparavant, à cause de la génialité du Mystère qui nous ouvre et à nous dilate le cœur, qui nous ouvre tout grand le cœur à travers quelque chose de réel, de présent, de concret. Et qu'est-ce qui saisit notre cœur plus que tout autre chose en l'ouvrant au maximum ? La relation affective ! Parce que même si d'autres choses peuvent nous prendre, elles ne saisissent pas chaque fibre de notre être. Et plus cette relation nous saisit, plus elle nous ouvre en grand. Et cela est hautement dramatique parce que l'on pense que l'autre devrait nous combler. Mais si l'autre devait nous suffire, alors la vie serait finie. En effet, que serait la vie ensuite ? C'est l'image que nous avons de notre accomplissement qui est en jeu ici. Mais en partant de l'exemple de la nostalgie, nous sommes justement invités à nous apercevoir que plus une personne nous saisit, plus elle nous prend, plus elle nous renvoie ailleurs ; précisément parce que tu es faite pour quelque chose d'autre, parce que tous les deux vous êtes faits pour une grandeur qui est infiniment plus grande. Mais comme nous l'avons entendu ce matin, quand un jeune homme dit à sa fiancée qu'elle n'est pas en mesure de le combler, cela le décourage : « Alors si ce n'est pas moi qui te comble... » Alors que c'est le moment le plus crucial, parce qu'il te permet de te rendre vraiment compte de ce qu'est la personne que tu aimes et de ce que toi-même tu es. Aucune autre expérience humaine ne te permet de mieux assimiler qui est la personne que tu aimes et qui tu es toi-même. Et cela est dramatique parce que nous rêvons d'une relation affective qui soit le sommet de notre accomplissement, alors que cette relation est grande parce qu'elle nous ouvre. Même le Pape nous dit – dans *Deus caritas est* – qu'il s'agit de la chose la plus proche du divin. Mais si tu ne comprends pas que la relation est comme cela parce qu'elle ouvre à quelque chose d'autre, alors le fait de réveiller tout le désir de l'autre te semble injuste parce que tu l'as réveillé mais que tu ne peux pas le combler. Tu en viens à te dire qu'il serait mieux de ne pas réveiller ce désir pour ne pas rendre l'autre encore plus malheureux. Mais c'est justement le contraire : si tu réveilles son désir et que tu es certaine de l'existence de cet Autre qui peut le combler, c'est cela le bonheur. Tu es décisive pour la personne que tu aimes, parce que le simple fait que tu existes lui fait découvrir ce pour quoi il est fait. De la même manière, le simple fait que l'autre existe peut te faire découvrir ce pour quoi tu es faite, c'est-à-dire que tous les deux vous cheminez ensemble vers le Seul – l'Unique - qui puisse combler la vie. C'est ce qui fait de la vocation du mariage un chemin vers le Mystère. Pourquoi vaut-il la peine de se marier, si ce n'est à cause de

cela ? Autrement ce serait une illusion, quelque chose de distrayant, et au lieu de faire partie du chemin qui conduit au destin, cela deviendrait un obstacle. Si la relation est vécue pour ce qu'elle est, elle relance davantage vers le destin, car rien comme la personne aimée ne peut nous relancer vers ce pour quoi nous sommes faits. Si nous ne comprenons pas cela, alors la relation avec l'autre devient un tombeau, et c'est malheureusement ce qui arrive trop souvent dans notre culture : ayant réduit l'autre à celui qui peut me combler, et réalisant – et on s'en aperçoit très vite – qu'il ne me comble pas, on finit dans la tombe. De nos jours, nous arrivons souvent immédiatement dans la tombe parce que notre culture nous en a déjà ouvert la porte à travers le divorce. Mais, tôt ou tard, nous finissons tous dans la tombe si nous ne reconnaissons pas que l'autre n'est pas celui qui nous comble, mais qu'il est le signe de Celui qui seul peut nous combler. Quand nous cherchons d'autres chemins pour sortir de l'étouffement, nous ne faisons que reproduire indéfiniment le même mécanisme, jusqu'à ce qu'au lieu de se marier, on achète un chien – qui lui ne proteste pas – et ainsi la boucle est bouclée.

Intervention : Ce matin tu as défini la foi comme la reconnaissance du divin présent. Toujours dans le 3^e point, tu as identifié la communauté chrétienne comme l'espace, mais aussi comme l'instrument, pour vérifier la prétention chrétienne. Ma question est celle-ci : quels sont les signes incomparables de la contemporanéité du Christ aujourd'hui ?

Carrón : Le signe le plus éclatant de la contemporanéité du Christ, c'est l'expérience d'une correspondance impossible. Quand ce matin nous avons lu la lettre de notre amie qui disait : « Une chose comme ça, je ne l'ai jamais vue », ce qui semblait impossible s'est produit devant ses yeux. Cela vaut pour elle comme pour nous. Ce fut le signe le plus évident, le plus manifeste de Sa présence. Comme ce fut le cas pour la Samaritaine et pour Zachée lorsqu'ils ont découvert Jésus : dans la rencontre avec cet homme, s'est réalisée une inimaginable correspondance avec leur cœur, jamais éprouvée auparavant. Découvrir la réponse aux exigences du cœur devrait être la chose la plus normale, mais puisque rien ne correspond jamais vraiment, cela s'avère être absolument exceptionnel. Ainsi, lorsqu'ils se sont retrouvés face à cet homme, ils ont expérimenté une correspondance tellement impossible à engendrer par eux-mêmes qu'ils ont proclamé : « C'est Lui, c'est vraiment Lui ». Et de nouveau le Mystère se penche (il se penche !) vers notre expérience humaine. Comment reconnais-tu qu'il ou elle est la personne aimée ? À cause du contrecoup unique de la correspondance, d'une certaine correspondance que tu découvres en le ou en la rencontrant. Don Giussani nous dit qu'il s'agit là de l'expérience de l'évangile : ils L'ont reconnu parce qu'Il était le seul qui savait toutes les

dimensions de l'homme ; seul le divin sauve toutes les dimensions de l'homme. Alors, le signe le plus évident, le trait le plus incomparable de la contemporanéité du Christ est le fait d'expérimenter une correspondance : je rencontre une réalité à travers laquelle je fais une expérience de correspondance avec les exigences de mon cœur, qui jusqu'alors me paraissait impossible, une réalité différente – exceptionnelle – justement parce qu'elle me correspond. Voilà le signe le plus irréfutable, le plus indiscutable de tous, parce que c'est la chose que nous ne pouvons même pas créer par nous-mêmes. Et cela est si vrai qu'au moment où elle se produit, elle se révèle être la chose que je désirais le plus, et en même temps la chose la plus imprévisible, comme le disaient les disciples : « Nous n'avons jamais vu une chose pareille, nous n'avons jamais perçu une expérience semblable. Un tel regard – pourrait dire Matthieu – je ne l'ai jamais vu auparavant. Je n'ai jamais vu une telle tendresse ». Il faudrait lire l'évangile pour voir, pour surprendre cette expérience en acte dans chaque passage, dans chaque récit. L'aveugle-né s'est levé ce matin-là comme tant d'autres matins, en se disant : « On n'a jamais vu un aveugle-né recouvrer la vue » ; et il lui arrivait ce qui semblait impossible. Et cette correspondance – premier trait, premier signe de la contemporanéité du Christ – ne me vient pas à l'esprit, mais je tombe dessus – second trait – à travers une réalité humaine différente, une réalité humaine hors de moi. Et c'est ce qui répond à nos préoccupations : « Mais est-ce que je m'invente la foi ? ». Essayez de l'inventer, essayez de la créer par la pensée ! L'aveugle ne pouvait pas se l'inventer ; il l'a rencontrée, il est tombé sur celui – l'Unique – qui lui a donné la vue qu'il n'avait pas. C'est la découverte de quelque chose de différent, et non pas la création de ma pensée. Essayez de créer ne serait-ce qu'un instant de joie avec votre pensée, et vous comprendrez à quel point nous disons des bêtises quand nous affirmons que nous créons la foi. Pensez à lorsque vous tombez amoureux : êtes-vous capable de vous donner ne serait-ce qu'un instant de cette joie ? Êtes-vous capable de créer cette joie par la pensée, avec votre imagination, ou avec votre créativité, aussi géniale soit-elle ? Vous ne pouvez créer par vous-mêmes ne serait-ce qu'un instant de joie ! Aussi soyons sérieux : nous ne pouvons continuer à dire certaines choses que si nous sommes malhonnêtes vis-à-vis de notre expérience, car la foi advient seulement dans la rencontre avec une humanité différente de moi, hors de moi, qui n'est pas créée par moi. C'est pourquoi le Pape dit que « la foi n'est pas une création, c'est une reconnaissance ». Et cette réalité, une réalité humaine, est incomparable, est différente ; elle est faite de personnes qui sont comme les autres, mais qui sont si différentes de toutes les autres. Notre amie rencontre des amis à l'université et elle dit : « ils m'ont touché, il y avait chez eux quelque chose de différent ». Ce n'était pas des martiens, ils ne s'habillaient pas de manière particulière... non, ils étaient comme les autres étudiants, de simples jeunes gens, mais il ne lui

a pas échappé qu'ils étaient différents. Et comme nous disposons d'un détecteur – notre cœur – pour accueillir cette différence, elle a immédiatement perçu la différence dans la façon avec laquelle ils se comportaient entre eux. Cette différence est une amitié, une joie, une gratuité impossible à l'homme, et cela est si vrai que surgit la question : comment se fait-il qu'ils soient ainsi ? Tu découvres une humanité différente qui fait surgir maintenant – maintenant ! – la même question qu'il y a deux mille ans, pas comme un souvenir du passé, pas en lisant l'évangile comme un récit du passé ; non, maintenant, en rencontrant une réalité humaine différente qui te conduit à te poser la même question que les disciples posaient au Christ : « comment se fait-il que tu sois ainsi ? Comment fais-tu pour être ainsi ? ». Combien de fois, en voyant comment nous jouons, comment nous partons en balade, comment nous faisons silence ou bien comment nous chantons, nous a-t-on posé cette question ? Ces personnes nous rencontrent alors que nous faisons des choses simples, humaines, parce que nous n'avons besoin de rien d'autre pour montrer cette différence. Comme le dit don Giussani, nous n'avons besoin de rien d'autre que de manger, de boire, de vivre et de mourir, parce que la manière avec laquelle nous mangeons est une preuve de cette différence, la manière avec laquelle nous chantons, la manière avec laquelle nous sommes amis est la preuve de cette différence, et nous n'avons besoin de rien d'autre. Des choses des plus communes, mais qui renferment des signes incomparables d'un Autre et qui n'échappent pas à celui qui a un cœur simple.

Intervention : Aujourd'hui tu nous as dit : « le sens de notre vie arrive dans une compagnie humaine physiquement perceptible ». Mais comment passer de la reconnaissance d'une compagnie exceptionnelle au fait que le Christ est présent en elle ? Et puis l'une des lettres disait : « la promesse existe, ce sont vos visages » ; mais s'il s'agit de personnes comme moi, alors aucune d'elles ne peut répondre à mon exigence d'accomplissement.

Carrón : Écoutons une autre façon d'exprimer la même demande.

Intervention : Souvent, dans la communauté, j'identifie le point central de l'amitié avec le plaisir d'être ensemble plutôt qu'avec le Christ ; mais j'en ai assez. Comment mes amis et moi-même pouvons-nous retrouver ce point central ?

Carrón : Commençons par la première question. Comment passer de la reconnaissance d'une compagnie exceptionnelle au fait que le Christ est présent dans cette compagnie ? Il me semble que la réponse à la question précédente peut déjà aider à comprendre pourquoi la communauté

chrétienne est le signe de Sa contemporanéité. Parce que cette différence, la reconnaissance de cette différence dans une réalité humaine comme les autres, réveille la demande : « Mais comment se fait-il que vous soyez ainsi ? D'où vient cette différence ? » Et c'est la même question que tout le monde se posait en présence du Christ : « Mais n'est-ce pas le fils du charpentier ? Comment fait-il ces choses-là ? ». Puisque nous sommes comme les autres, comment ces choses-là peuvent-elles se produire ? Le point de départ pour répondre à cette question est de regarder là, de regarder, de regarder et de regarder. Don Giussani nous aide en écrivant ceci : « Il y a quelque chose dans notre expérience qui vient d'au-delà de celle-ci : imprévisible, mystérieux, mais qui fait partie de notre expérience ».⁵¹ Alors en regardant cette expérience, à l'intérieur de cette expérience, nous remarquons quelque chose de réel, de mystérieux, qui réveille notre demande, qui défie notre raison : nous sommes appelés à rendre raison de la différence que nous relevons dans notre expérience, sinon nous la censurons. « La foi est une forme de connaissance qui est au-delà des limites de la raison, Pourquoi la foi est-elle au-delà des limites de la raison ? Parce qu'elle perçoit quelque chose que la raison ne peut pas saisir : “La présence du Christ parmi nous”, “Jésus-Christ ici et maintenant”, la raison ne peut pas le percevoir comme elle perçoit que tu es là [...] [que ce verre d'eau est là]. Pourtant, je dois admettre qu'il existe. Pourquoi ? Parce qu'il y a ici un élément présent, un élément qui caractérise cette compagnie. Cet élément produit un certain type de résultats au sein de cette compagnie, certaines résonances si surprenantes que, si je n'admettais pas qu'il existe quelque chose d'autre, [si je ne reconnais pas quelque chose d'autre], je ne rendrais pas compte de l'expérience ; en effet, la raison est l'affirmation de la réalité dont je fais l'expérience selon la totalité des facteurs qui la composent, selon tous les facteurs. Il peut y avoir un facteur de cette réalité dont on entend l'écho, dont on perçoit les fruits, dont on peut même voir les conséquences, sans pour autant le voir directement. Si je dis [puisque je ne le vois pas] : « Alors, Il n'existe pas », je me trompe [pour pouvoir affirmer qu'il n'est pas là] car j'élimine quelque chose de l'expérience, [et ça] ce qui n'est plus raisonnable »⁵². C'est un type de connaissance qui est mis en jeu dans de nombreuses occasions de la vie. Tu le vois dans le rapport que ta mère a avec toi, tu perçois certains résultats, certains signes qu'il n'y a pas dans son rapport avec d'autres personnes. Si tu ne cherches pas à en comprendre les raisons, si tu ne te demandes pas ce que signifient ces gestes et ces signes, et qu'à quelqu'un qui te dit « ces gestes expriment l'amour de ta mère pour toi » tu réponds « mais moi, cela, je ne le vois pas, parce que je ne vois que les signes », alors tu es irrationnel. En effet, les signes sont témoins de

⁵¹ L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?* Parole et Silence, Paris, 2008, p. 215.

⁵² *Ibidem*, p. 216.

quelque chose d'autre. Et cela est si vrai que la personne qui ne t'aime pas ne fait pas ces gestes-là, n'a pas une certaine attitude à ton égard, ne fait pas certaines choses pour toi. Il faut supprimer certains facteurs de ton expérience pour ne pas voir qu'ils contiennent autre chose, quelque chose que tu dois reconnaître comme étant l'amour de ta mère. Tu dois être irrationnel pour dire que tu ne le vois pas, que tu ne vois que les signes. Ainsi, nous voyons les signes d'une certaine manière d'être dans notre compagnie : une certaine amitié, une certaine différence. Mais c'est précisément cette différence qui crie la présence d'un Autre. Essayez donc de donner une autre raison qui puisse être adéquate, hormis le Christ. Jésus défiait ainsi ses disciples : « Et pour vous, qui suis-je ? » Il défiait leur raison. Et comment pouvaient-ils pour répondre à cette question ? L'expérience la plus similaire était celle des prophètes. Cependant, ils se disaient aussitôt : « Mais celui-ci est bien plus qu'un prophète ». Et ils n'arrivaient pas à donner les raisons adéquates de cette différence. Et quand Jésus leur a dit [à l'école de communauté, vous avez tous lu l'histoire du roi du Portugal]⁵³ « C'est moi, je suis le Mystère que vous attendez » - « Ah ! » -, cette réponse expliquait tous les signes qu'ils avaient vus bien mieux que n'importe quelle autre hypothèse. De nouveau, il s'agit d'un don fait à notre raison et à notre liberté. Essayez de trouver une explication plus adéquate pour donner les raisons de cette différence que vous surprenez parmi vous, une explication qui n'implique pas que cette différence, que ces signes qui rendent votre compagnie différente, soient la preuve tangible de la contemporanéité du Christ, tellement il nous est impossible de les engendrer par nous-mêmes. Voyez si ce que les gens découvrent en nous et qui les conduit à se poser la question « mais vous qui êtes vous ? » vient du fait que nous sommes géniaux, plus cohérents, ou plus capables que les autres. Essayez. Il est évident que toutes nos limites mises ensemble ne peuvent provoquer cette stupéfaction chez les autres. La seule raison adéquate qui puisse expliquer cela, c'est le Christ. C'est Lui qui rend possible toutes ces choses entre nous, qui nous rend capables d'une amitié différente, capable de chanter différemment, d'étudier différemment, avec la même différence qu'Il a introduite dans l'histoire. Et lorsque nous voyons et reconnaissons cela, nous comprenons qu'il y a une façon de vivre entre nous qui nous aide à reconnaître le Christ.

La seconde formulation de la question était : « Mais parfois nous réduisons cette amitié au plaisir d'être ensemble, au lieu de reconnaître le Christ ». Alors je vous demande : lorsque nous nous contentons du plaisir d'être ensemble, manque-t-il quelque chose ? Quel est le premier signe qui montre que nous nous contentons du plaisir de rester ensemble ? Tu l'as dit toi-même : « j'en ai assez ». Cela semble peu de chose, mais c'est pourtant le signal que nous

⁵³ L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, Éd. Cerf, Paris, 2006, pp. 77-79.

L'avons oublié. Si nous ne reconnaissons pas le Christ, nous en avons assez, comme dans la relation avec notre amoureux ou notre amoureuse, comme vous-mêmes l'avez dit : « même toi, tu ne me suffis pas ». Si le Christ est si abstrait, pourquoi en avez-vous assez ? Si c'est une chose aussi abstraite – comme vous me le dites souvent – pourquoi ne pouvez-vous pas vous contenter de l'éliminer et de vous limiter au « plaisir d'être ensemble » ? Ne dites-vous pas que Jésus est abstrait ? Le premier signe qui montre que nous avons réduit le fait d'être ensemble, c'est que nous en avons assez. Le premier signe qui montre que nous avons oublié le Christ dans notre relation avec notre amoureux ou notre amoureuse, est précisément le fait que nous en avons assez. Pour cela, de même qu'il existe les traits incomparables de sa Présence, il y a aussi des signes incomparables de son absence ; il faut bien nous mettre cela en tête. Sa présence ou Son absence ne sont pas une question de « nominalisme », mais sont quelque chose dont nous trouvons la vérification dans l'expérience ! Quand nous Le reconnaissons, nous ne sommes pas en train de L'inventer : nous reconnaissons quelque chose de présent. Et si nous ne Le remarquons pas, cela ne signifie pas qu'Il n'est pas là. Et le premier signe de l'élimination du Christ est que nous en avons assez de tout : nous étions bien ensemble, mais nous en avons eu assez : pas parce que le dîner se serait mal passé ou parce que nous n'étions pas au complet, mais nous en avons eu assez. Alors que d'autres fois, le même dîner se déroule avec une telle plénitude que nous rentrons émus à la maison. Si nous Le reconnaissons ! Jeunes gens, c'est tout sauf abstrait ! Tu me demandes : « Comment peut-on retrouver ce point central ? ». D'abord, dites-moi pourquoi vous avez besoin de retrouver ce point central ? Si quelque chose vous manque, retournez-y. Et s'il ne vous manque rien, alors pourquoi se poser cette question ? Vous tâtonnez dans votre ennui : pourquoi est-ce que nous devons nous poser des questions au sujet du Christ et de la foi si nous sommes très bien sans Lui ? Si nous retournons vers Lui, c'est parce que sans Lui nous en avons assez, vous comprenez ? Ce que vous considérez comme étant abstrait – c'est-à-dire le Christ – est en fait si concret que lorsqu'Il est absent, nous en avons assez. Et lorsqu'Il est présent, Il nous rend si joyeux qu'Il accroît notre désir. Est-ce que quelque chose nous manque quand Il est absent ? Est-ce que quelque chose nous manque quand nous nous contentons du plaisir d'être ensemble ? Nous manque-t-Il, oui ou non ? Très souvent c'est ça la question, Il ne nous manque pas ! Ainsi donc, notre péché ne concerne pas seulement les choses que nous faisons mal, les choses pour lesquelles nous nous trompons ; nos erreurs ne seraient rien. Le problème est que le Christ ne nous manque pas.

Intervention : Dans la leçon de ce matin, tu m'as décrite parfaitement, surtout dans ce que j'ai vécu ces six derniers mois, jusqu'à ce que...

Carrón : Pourtant, personne ne m'avait rien dit...

Intervention : Jusqu'à ce que tu cites le Pape qui reprenait la question de savoir si au fond un tel désir ne serait pas une condamnation ? Et le Pape répondait : « L'infini a pris une forme finie ». À ce moment-là, je me suis mise en colère parce que je n'ai aucun exemple de cela.

Carrón : Au lieu de nous réjouir des bonnes nouvelles, nous nous mettons en colère. On nous fait un cadeau et nous nous mettons en colère.

Intervention : Et je me suis mise encore plus en colère quand tu as dit que Jésus, non seulement promet, mais accomplit, parce que si je pense à mon expérience, je peux dire qu'il arrive de grandes choses, mais moi je suis toujours triste et je me demande : que veut dire que le Christ me comble aujourd'hui ?

Carrón : Que signifie « accomplir » ? La confusion que nous faisons souvent est que pour nous l'accomplissement signifie l'annulation du désir, signifie que je ne désire plus. Mais si nous ne désirions pas, nous ne serions pas tristes, parce que la tristesse – disait saint Thomas d'Aquin – est la perception d'un bien absent. Par conséquent, je suis triste parce qu'il me manque quelque chose. Et alors comment imaginons-nous l'accomplissement ? Comme un état où il ne nous manque rien. Ce serait pour nous le « top » de l'accomplissement, une sorte de réalisation « bouddhiste » (au sens large de l'expression) : annuler le désir. Il y a aussi l'accomplissement « bourgeois » : j'assouvis tellement mes envies que je ne désire plus rien. Imaginez que, ne serait-ce qu'un instant, vos envies soient tellement assouvies que vous ne désiriez plus rien ; que serait la vie ? Ce serait un ennui sans fin. Don Giussani écrit quelque chose de très beau sur l'accomplissement final : « Ce n'est pas comme quelqu'un qui a soif, qui va boire, et qui après avoir bu n'a plus du tout soif [c'est comme ça que nous le concevons : je bois, et ainsi je n'ai plus soif]. Mais c'est plutôt comme celui qui a soif, qui plonge son visage dans l'eau de la source et qui boit ; et plus il boit, plus il a soif, et donc le besoin de boire signifie satisfaire continuellement une soif continue ».⁵⁴ Cela te plairait-il de ne plus avoir la nostalgie de ton fiancé ? Ou de ne plus avoir soif ? C'est ça que tu désires ? Mais ce serait le tombeau de ton amour. Le jour où tu n'as plus « soif » de voir ton fiancé, cela signifie qu'il ne

⁵⁴ L. Giussani, *Avvenimento di libertà. Conversazioni con giovani universitari*, Marietti 1820, Genova 2002, p. 20.

t'intéresse plus. Très souvent, nous pensons à l'accomplissement comme l'annulation du désir : je ne ressens plus le besoin, la nostalgie, la tristesse. Mais ce serait inhumain. Ce que tu veux, c'est désirer toujours plus ton fiancé, le voir toujours plus et que sa présence assouvisse continuellement ta soif en la réveillant constamment. C'est cela que tu désires, pas qu'il n'y ait plus de soif. Si nous ne comprenons pas cela, nous laissons persister une image de l'accomplissement comme étant l'annulation du désir. C'est pourquoi don Giussani décrit le paradis comme l'étanchement continu d'une soif continue. S'il n'en était pas ainsi, qu'en serait-il ? Un ennui infini. Imagine toute l'éternité sans rien désirer. Cela est terrible rien que d'y penser. Heureusement que ce n'est pas comme nous le pensons. Au contraire, il s'agit d'être devant Sa présence, de désirer toujours plus rester devant Elle, et c'est cela le paradis : plus je suis en relation avec le Christ, plus Il réveille en moi la nostalgie que j'ai de Lui et le désir de demeurer auprès de Lui ! Sa présence réveille constamment ma soif. Sinon, ce serait l'ennui infini. C'est ça que le Christ a introduit. Le Christ n'est pas venu éliminer le drame, de manière à ce que toi, à un certain moment, tu n'aies plus besoin de la relation avec Lui. Le Christ est venu exalter le drame. C'est la même chose avec ton fiancé. En effet, lorsque tu es tombée amoureuse, le drame a été exalté : étais-tu plus tranquille avant de tomber amoureuse, oui ou non ? Et alors préfères-tu ne pas être amoureuse ? C'est ça que tu préfères ? C'est à cause de cela que tu t'es mise en colère ce matin ? Maintenant, en parlant de ton fiancé, cherche un exemple dans ta vie qui te fait comprendre ce qui, ce matin, ne t'a pas convaincu : l'accomplissement que nous désirons vraiment est le contraire de ce que ta réaction impliquait ce matin, réaction qui était – disons-le – « intellectuelle », c'est-à-dire le fruit d'une certaine manière d'utiliser la raison détachée de ton expérience, car dans ton expérience, il arrive le contraire de ce que tu as dit. Si vous ne partez pas de votre expérience pour comprendre les choses, vous vous trompez, vous vous compliquez la vie et vous commencez à être... comment disais-tu ?

Intervention : En colère.

Carrón : En colère. Vous ne devez pas vous mettre en colère ! Nous nous mettons en colère contre Celui qui vient nous sauver, nous voilà bien ! C'est pourquoi il très important, comme nous l'a enseigné don Giussani, de commencer à parler des choses en partant de notre expérience, sans partir de nos images, sans partir de ce qui, selon une certaine façon de penser, serait logique – et qui est le contraire de ce que ton expérience te dit – : la réalité se fait transparente dans l'expérience, c'est dans l'expérience que tu apprends ce qu'est la réalité, et

non dans tes pensées. Mais comme nous sommes détachés de l'expérience, nous commençons à nous mettre en colère. Le Christ est venu exalter le drame, et non le conclure. La « créature nouvelle » est une exaltation de la raison et de l'affection, ce n'est l'annulation ni de l'une, ni de l'autre. S'il s'agissait d'une annulation, le Christ ne nous sauverait pas, il nous ensevelirait. Il ne serait pas l'accomplissement, mais la tombe.

Intervention : Comment est-il possible de se regarder soi-même avec tendresse ? Face à mon péché, je me dis d'abord que je ne dois pas me décourager. La fois d'après, je me dis que c'est ma limite, que je ne dois pas m'affoler. Mais la troisième fois je me dis que je suis mal faite. Et quand je m'aperçois que le Christ est présent, je finis par dire : « Tu es très bon avec moi, mais moi je continue à pécher », et j'en suis toujours au point de départ...

Carrón : C'est comme si tu disais à Jésus : « Tu es très bon avec moi, mais tu es un peu naïf. Tu ne me comprends pas bien parce que je suis mal faite ». C'est comme si une erreur s'était produite dans la relation entre le Christ et toi.

Intervention : De fait, je me suis demandée...

Carrón : En fin de compte, Jésus serait bon, mais naïf.

Intervention : non, mais... en fait si, en partie, parce qu'alors je me demande : pourquoi m'as-Tu choisie ? Quel dessein as-Tu pour moi ? Parce que moi je suis toujours là, je continue à pécher, je n'y arrive pas et par conséquent, je me demande à nouveau : comment fait-on pour s'aimer soi-même, comment faire pour que le chemin ne devienne pas une angoisse de perfection et que l'intuition devienne consistance ?

Carrón : Merci pour cette question, car tu nous aides à comprendre d'autres choses décisives. Comme nous le disions, nous assimilons l'accomplissement avec l'annulation du désir. Nous concevons le fait d'être heureux comme le fait d'être sans limite. Et quand Jésus n'élimine pas immédiatement nos limites, nous partons en vrille, nous pensons qu'il est bon, miséricordieux, mais qu'au fond il ne comprend pas que « nous sommes mal faits ». Nous pensons qu'être chrétiens signifie ne plus commettre de péché, ne plus se tromper. Certes, Jésus veut arriver à ça, mais à travers un chemin, selon un dessein qui n'est pas le nôtre. C'est pourquoi Jésus ne s'inquiétait pas, Il ne s'étonnait pas du nombre de fois où Pierre (pour donner un exemple qui

puisse t'aider) ne comprenait pas ou du nombre de fois où il se trompait. Il aurait pu le dévaloriser et puis le renvoyer. Mais comment a-t-il fait pour choisir des personnes qui ne comprenaient rien et qui se trompaient tout le temps ? Jésus était-il un peu naïf pour choisir de pauvres types comme Pierre, ou alors avait-il une idée précise de ce qu'Il voulait faire avec eux, une idée bien différente de la nôtre ? Il t'a choisie toi qui es pleine de limites comme il m'a choisi moi qui suis plein de limites – bien que nous soyons mal faits –, parce qu'il veut t'introduire dans une expérience différente. Quel est le premier signe qui nous indique que pour Lui le fait que nous nous trompions n'est pas aussi décisif que nous pouvons le penser ? Parce qu'Il continue à te donner la vie. Ça pourrait te donner un premier éclairage sur le fait qu'Il tient à toi bien plus que ce que ne vaut ton mal.

Comment fait-il avec Pierre ? Il ne lui dit pas qu'il a bien fait, mais Il le corrige, Il le réprimande, lui dit toutes sortes de choses, mais Il continue à être son ami. Il crée ainsi une relation avec Pierre qui peu à peu le change. Lisons comment don Giussani décrit le dialogue de Jésus avec Pierre après que ce dernier l'a renié (la plus grande des fautes) devant tout le monde, la veille de la Passion. Après la résurrection, Il rencontre Pierre sur la rive du lac. Les disciples sont en train de pêcher quand ils voient quelqu'un sur la rive. Jean dit : « C'est le Seigneur ». Pierre aurait pu penser : « Non, maintenant je dois me cacher. Il faut que je fasse comme si je n'étais pas là. » Mais, au contraire, il s'est aussitôt jeté à l'eau pour arriver le premier, suivi par les autres. Imagine ce que Simon-Pierre a dû penser : « Simon, que toutes ses fautes avaient rendu le plus humble de tous, était lui aussi à terre, devant le repas préparé par le Maître. Il regarde alentour et, avec crainte et stupeur, il reconnaît Jésus. Alors, il détourne son regard de Lui et reste ainsi, embarrassé. Mais Jésus lui adresse la parole. Dans son cœur, Pierre pense : "Mon Dieu, [...] comme je mérite d'être réprimandé ! Maintenant il va me demander pourquoi je l'ai-je trahi." La trahison est la dernière faute grave de Pierre, mais toute sa vie a été marquée par les tribulations, y compris dans sa familiarité avec le Maître, à cause notamment de son caractère impétueux, de son instinct imposant, de sa manière de foncer sans réfléchir. Il se voyait entièrement à la lumière de ses défauts [comme toi qui, devant ta dernière erreur, te repasses le film de toutes les erreurs de ta vie]. Cette trahison avait fait ressortir avec clarté toutes ses fautes ; elle avait fait ressortir avec clarté le fait qu'il ne valait pas grand-chose et à quel point il était faible, d'une faiblesse à faire pitié [comme toi et moi, faibles à faire pitié]. "Simon..." – qui sait les frissons qu'il a dû ressentir en entendant ces mots scandés à son oreille et qui touchaient son cœur –, "Simon [...], m'aimes-tu ?" Qui se serait attendu à une pareille demande ? Qui se serait attendu à de telles paroles ? [...] "Simon, m'aimes-tu ?", "Oui Seigneur, je t'aime." Comment a-t-il pu dire cela après tout ce qu'il avait fait ? Ce "Oui" était

l'affirmation de la reconnaissance d'une suprême excellence, d'une excellence inégalable, d'une sympathie qui renversait toutes les autres. Tout restait inscrit dans ce regard, la cohérence et l'incohérence étaient secondaires par rapport à la fidélité qu'il ressentait dans sa chair, par rapport à cette forme de vie façonnée par cette rencontre ». « Oui, je t'aime ». Lorsque Simon dit cela, qu'est-il en train de dire ? Écoute comment don Giussani l'exprime : « Pour toi, c'est toute ma préférence d'homme, toute la préférence de mon âme, toute la préférence de mon cœur, [c'est pour toi, Jésus-Christ]. Tu es l'extrême préférence de la vie, l'excellence suprême des choses. Moi, je ne le sais pas, je ne sais pas comment, je ne sais même pas comment l'exprimer et je ne sais pas comment cela peut être, mais malgré tout ce que j'ai fait, en dépit de tout ce que je peux encore faire, moi, je T'aime »⁵⁵, c'est-à-dire que toute ma sympathie humaine est pour toi, ô Christ. La vraie question est de savoir si cette relation prévaut, si toute ma sympathie humaine, même mes fautes, sont à toi, ô Christ. Si c'est cela qui l'emporte, très chère amie, si cela prédomine petit à petit dans notre vie, malgré toutes nos limites, alors notre chemin sera plein de tendresse et de miséricorde. Un chemin où l'affection pour Jésus va au-delà de nos fautes, de notre mal, de notre humanité, et où chaque fibre de notre être s'attache à Jésus. Alors, tu commenceras à comprendre que tu es bien faite. Toutefois, pour que tu puisses t'accomplir, il faut un chemin tout au long duquel Jésus n'a pas peur de tes fautes. Si tu veux être aimée comme l'a été Pierre, alors l'attraction et la sympathie humaine pour le Christ prennent le dessus.

Intervention : J'ai comparé mon expérience à celle de cette jeune fille qui écrit, en parlant de sa relation avec son amoureux, qu'elle a fini par s'apercevoir qu'il ne lui appartient pas, mais qu'il appartient à un Autre. Du coup je ne comprends pas quel est mon rôle : quand je me rends compte que mon ami ou que mon fiancé ne m'appartiennent pas, qu'est-ce que je suis alors pour eux ?

Carrón : Bravo. Tu vois ? Ou bien nous sommes tout pour l'autre, et ainsi nous allons tous deux au désastre, ou bien le jour où nous nous apercevons que nous ne sommes pas tout pour l'autre – parce que le destin de l'autre est plus grand – alors nous ne savons plus quel est notre rôle dans cette relation. Quand je disais à ceux qui voulaient se marier : « ne pensez pas que vous pourrez rendre l'autre heureux », ils me répondaient : « alors pourquoi devons-nous nous marier ? » Ce à quoi je rétorquais : « c'est une belle question, et il vaut mieux de se la poser

⁵⁵ L. Giussani - S. Alberto - J. Prades, *Generare tracce nella storia del mondo*, Rizzoli, Milano 1998, pp. 82-84.

avant de se marier, beaucoup mieux ! ». Quel est notre rôle ? Nous ne sommes pas l'accomplissement de l'autre, mais nous sommes une compagnie vers le destin ; et le destin de tous les deux, c'est le Christ. Ton rôle est de réveiller en l'autre tout son désir, tout le désir d'infini, le désir du Christ, et le rôle de l'autre est de réveiller en toi ce même désir. Et tu aimes cette personne parce que c'est elle que le Mystère t'a donnée pour réveiller en toi, et vice versa, tout le désir et toute la nostalgie à l'égard de Jésus. Et ça, c'est un rôle décisif. Tu es celle qui le renvoie le plus au-delà, celle qui réveille le plus son désir d'infini, mais en même temps, tu ne peux pas le combler, et tu devrais pleurer le jour où tu te rends compte que tu ne peux pas le combler. Mais en ayant rencontré Jésus, nous savons pourquoi Il nous a fait nous rencontrer : pour nous renvoyer au-delà, pour nous aider l'un l'autre à cheminer vers le Seul qui puisse nous combler, le Christ. Voilà notre rôle : devenir une compagnie vers le destin. Et cela résoudrait entre vous bien des colères, bien des violences, justement parce que l'autre ne peut pas combler notre vie ; le désir dont nous sommes faits est beaucoup plus grand de ce que l'autre pourrait combler. Il est donc fondamental de découvrir notre rôle à tous pour comprendre pourquoi vous allez vous marier, parce que le Mystère nous a donné l'autre, et cet autre est décisif pour cheminer vers le destin.

SYNTHÈSE

JULIÁN CARRÓN

9 décembre, matin

Julián Carrón : « Alors que je chemine sous le ciel, je m'émerveille que Jésus soit venu mourir pour de pauvres gens affamés comme toi et moi. »⁵⁶ « Dieu est toujours le début » a dit le Pape au cours du Synode. « Seulement le fait que Dieu nous précède rend possible notre chemin [le chemin]. L'initiative véritable, l'activité véritable vient de Dieu et c'est seulement en s'insérant dans cette initiative divine, c'est seulement en implorant cette initiative divine, que nous pouvons devenir nous aussi – avec Lui et en Lui – des évangélistes [des créatures nouvelles]. Dieu est toujours le début. »⁵⁷ Pour répondre aux défis auxquels nous devons faire

⁵⁶ « I Wonder », in *Canti*, op. cit., p. 283.

⁵⁷ Benoît XVI, *Méditation au cours de la Première Congrégation générale de la XIIIe Assemblée Générale Ordinaire du Synode des Evêques*, 8 octobre 2012.

face, nous devons nous laisser saisir par Dieu, devenir proche du Christ. Nous souhaitons maintenant regarder ensemble le chemin, afin de chercher à nous introduire dans cette initiative de Dieu. Dans ma lettre d'après le Synode, j'ai repris une phrase de don Giussani qui parlait justement de cette initiative de Dieu : « Le Mouvement est né d'une présence qui s'imposait et amenait à la vie la provocation d'une promesse à suivre ». Cette présence qui s'impose sera toujours le début. Et d'ailleurs, vous-même en témoignez : « Depuis peu, je vis les choses d'une façon que je pensais impossible pour moi il n'y a encore pas si longtemps. À peine arrivé à l'université, j'ai rencontré des étudiants du CLU avec qui je me suis aussitôt lié d'amitié. J'étais touché par leur manière de rester ensemble, d'étudier, de s'impliquer dans l'université, et je voyais une beauté à vivre ainsi. J'ai donc commencé à désirer être comme eux. J'ai découvert que ce n'était pas une question de capacité : cette manière de vivre et de faire, je ne l'ai pas appris comme une leçon, mais en les suivant. J'ai alors commencé à rechercher encore plus ce qu'en réalité je désirais vraiment, et lorsque ce n'était pas le cas, je me rendais compte [une présence qui s'impose met en marche notre désir, à cause d'une promesse qui nous est faite] ». Une autre parmi vous écrit : « Certains faits qui m'arrivent chaque jour ont exactement la même portée que ma première rencontre avec le mouvement [et elle cite :] "Ils amènent à la vie la provocation d'une promesse à suivre", comme tu le disais dans ta lettre. Ces faits promettent la vie, la vraie. Et je désire suivre ces personnes parce que cela en vaut la peine ». C'est la même chose qui s'est produite ces jours-ci – comme le disait Nick au dîner – et qui a amené plusieurs d'entre vous à suivre l'expérience.

Nick : Hier, l'assemblée m'a particulièrement touché, et en sortant je me suis dit : j'ai compris une fois de plus pourquoi je fais partie du mouvement, pourquoi je suis ici et pourquoi je veux rester ici. Pendant que tu parlais et que tu répondais aux questions, tu racontais comment Jésus défiait ses disciples et toutes les personnes qu'Il rencontrait, et je me suis dit : voilà, maintenant, en cet instant, nous sommes en train d'assister à la même chose, nous sommes devant le même spectacle. Et en regardant les années écoulées – et je pense que beaucoup d'entre nous en font autant – je dois admettre que j'ai vu ce regard révélateur de l'humain, que j'ai fait l'expérience de cette impossible correspondance. J'ai été mis au défi comme Jésus défiait ses disciples, jusqu'à me retrouver face à quelqu'un qui aime davantage ma liberté que mon adhésion formelle. Ça, je l'ai vu, nous l'avons tous vu. Par conséquent, je suis sorti de l'assemblée en étant plus que jamais reconnaissant pour cette histoire, et en ayant devant moi cette évidence : c'est tellement vrai ce que tu nous dis, c'est-à-dire que toutes ces années d'histoire qui nous séparent de ce fait-là sont effacées parce que, maintenant, la même chose se reproduit. Et on le

voit bien quand elle se reproduit.

Carrón : On le voit bien parce qu'elle correspond, personne n'a besoin de l'expliquer. C'est « un fait de vie », dit don Giussani, un fait de vie qui nous saisit aujourd'hui. Et justement parce qu'il s'agit d'un fait de vie, il est impossible de rester indifférent, comme l'exprime un autre étudiant parmi vous : « Beaucoup de choses me sont arrivées ces temps-ci, de belles et faciles à comprendre et à accepter, et d'autres plus difficiles et moins compréhensibles. Cependant, parmi toutes ces circonstances, je me suis aperçu qu'il m'est impossible de rester indifférent à une plénitude de vie qui, dans un travail quotidien, naît dans tout ce qui arrive et qui a pour origine le cri de mon cœur. Il m'est de plus en plus évident que ce cri trouve son accomplissement dans chaque instant dans le rapport avec le Christ, et qu'il s'exprime dans la *sequela* [la suite, *ndt*] à la compagnie du mouvement ». Il est déterminant de se rendre compte de cela. Don Giussani est un tel ami qu'il nous a dit de rester attentifs, parce que devant ce qui fut à l'origine – à savoir une présence qui s'imposait et donnait vie à la provocation d'une promesse à suivre, à tel point que celui qui a désiré cette plénitude n'a pas voulu rester indifférent – nous risquons de changer la méthode. Et il continue : « Puis nous avons confié la continuité de ce commencement aux discours et aux initiatives, aux réunions et aux choses à faire. Nous ne l'avons pas confié à notre vie, et le commencement a ainsi rapidement cessé d'être la vérité offerte à notre personne pour devenir le point de départ d'une d'association, d'une réalité sur laquelle décharger la responsabilité de notre travail, avec la prétention qu'elle puisse résoudre les problèmes. Ce qui aurait dû être l'accueil d'une provocation – et donc une invitation à suivre avec vivacité – est devenu une obéissance à une organisation. »⁵⁸ Comme l'écrit l'une de vous, cette tentation est toujours un piège : « Après la lettre que tu as écrite à la *Repubblica*, je me suis mise à reprendre depuis le début le jugement sur mon expérience avec CL depuis toutes ces années. Cela a été très douloureux de reconnaître toutes les fois où j'ai réduit la rencontre à un ensemble d'initiatives, bien qu'elles fussent très belles, à un ensemble de choses à faire et à dire où, au fond, mon moi manquait [nous déchargeons notre responsabilité sur une organisation dont nous attendons la résolution des choses : “mon moi manquait !”]. En effet, j'ai dû constater que j'avais peur de ma liberté et de mon désir face aux choses pour lesquelles le jugement d'un autre – souvent – me suffisait. Quand je me suis aperçue de cela, j'ai d'abord éprouvé une grande colère, et puis une énorme douleur. Et l'unique raison qui m'a fait regarder mon mal jusqu'au fond, qui m'a empêchée de m'écrouler, a été de reconnaître que

⁵⁸ L. Giussani, *Il rischio educativo*, Sei, Torino 1995, pp. 63.

malgré tout j'existe et que je suis voulue. Et ce jugement m'a apporté une libération inimaginable, dont la conséquence a été une disponibilité et un désir de tout regarder, en cherchant à comprendre ce qui était pour moi, en essayant de ne pas rester emprisonnée dans des schémas ou des positions à défendre. Et c'est devenu un travail vraiment plaisant – bien que très fatigant – à travers lequel je suis en train, lentement, de me retrouver et de me redécouvrir [cela vous intéresse-t-il ? Sinon cherchez une autre association ! Il y a tellement d'associations dans le monde où il suffit de payer sa cotisation pour appartenir au club]. Tout ceci serait impossible sans une *sequela* au mouvement, à toi et à tous ceux qu'il m'est donné de suivre dans la vie quotidienne ». Nous avons toujours la tentation de tout réduire à un mécanisme, comme le dit une autre lettre. Tous ces témoignages nous indiquent comment nous risquons de bloquer immédiatement après le commencement. Il s'est bien passé quelque chose, sinon nous ne serions pas ici en train de parler, nous ne resterions pas ici à écouter, mais la tentation de réduire est permanente : avec des « oui mais... », ces « oui mais » qui changent la méthode... il est fondamental d'avoir les idées claires afin de nous aider à ne pas perdre la fascination, la fraîcheur du début.

« En septembre, j'ai changé d'université pour me spécialiser dans mon domaine. La rentrée, l'impact avec une réalité très différente, ainsi que beaucoup d'autres difficultés, ont fait surgir la peur de ne pas y arriver. Je ne sais pas trop comment l'expliquer. À un certain moment, c'est comme si un mécanisme de survie s'était mis en place : “je dois me concentrer sur moi-même, je dois essayer de m'autogérer” ; mais je me suis retrouvée de plus en plus seule. À partir du moment où j'ai décidé de me suffire à moi-même, je me suis perdue, parce que j'ai perdu la vérité de moi-même ». On pense parfois que l'on peut se débrouiller seul : j'ai déjà compris, j'ai à disposition toutes les choses que j'ai apprises, je n'ai pas besoin de suivre, je peux m'autogérer, et alors « je perds la vérité de moi-même ». « Mais la rencontre avec une amie m'a fait comprendre que le Christ se penchait de nouveau vers moi et qu'Il m'appelait par mon nom, qu'Il ne m'abandonnait pas à mon inconsistance et à ma douleur. Ce jour-là, j'ai vraiment compris, après des années dans le mouvement, ce qu'était vraiment le mouvement ». Le mouvement n'est pas une association, ni une organisation, ni un club. Il se nomme « Église » : le lieu où demeure le Christ présent pour continuer à nous sauver. Et si nous ne comprenons pas cela, nous n'avons pas de raison à rester ici. Dès que – dès que ! – nous voulons nous débrouiller tout seuls, nous voyons ce qui arrive, comme si le mouvement n'était valable que pour des adolescents qui, une fois devenus adultes, pouvaient s'en passer ; comme si cela nous convenait uniquement pour une certaine période de notre vie. Et c'est ainsi que les rationalistes ont imaginé l'Église, celle qui contribue à l'éducation de l'humanité de la personne qui, une fois

adulte, décide de s'en passer. Aujourd'hui, nous voyons bien où cela nous a menés. Cette tentation est toujours en embuscade, comme nous le voyons parmi nous : c'est la tentation de notre autonomie. Pourquoi aurais-je besoin de dépendre ? Nous sommes tellement pauvres que nous avons besoin d'un autre pour être nous-mêmes. L'appartenance, c'est pour ne pas nous perdre nous-mêmes. Nous dépendons. La lettre continue : « c'est le lieu où je suis continuellement appelée par mon nom. Alors, le fait de suivre commence à se comprendre dans toute sa profondeur ; ce n'est pas un esclavage, rien ne nous est enlevé, ce n'est pas la cotisation à payer à l'association – comme le dit don Giussani –, c'est suivre avec vivacité Celui qui me restitue chaque fois, qui chaque fois me redonne vie. C'est pourquoi, en ce moment, mon unique désir est d'avoir toujours cette loyauté de suivre ».

Don Giussani – quelle grâce nous a été donnée ! – nous aide à comprendre ce qu'est vraiment la *sequela*. De fait, nombreux sont ceux qui réduisent le mouvement à des initiatives, à une organisation, à un mécanisme. Ils peuvent utiliser le mot « suivre » et dirent « je suis en train de suivre » tout en faisant exactement ce contre quoi Giussani nous met en garde : « puis nous avons confié la continuité [...] aux initiatives [...] et aux choses à faire ». Même s'ils disent : « je suis en train de suivre », don Giussani répond « non ! » Et pourquoi don Giussani a-t-il raison ? Ce qu'il dit est vrai non pas parce que c'est lui qui le dit – sinon nous le considérerions comme un gourou –, mais parce que cette manière réduite de suivre ne correspond pas aux exigences du cœur, parce que nous constatons que quelque chose s'interrompt en nous, que nous nous perdons sur le chemin. Dans notre expérience, nous avons la confirmation de la véracité de ce que don Giussani nous dit. Par conséquent, nous devons repartir de cette retraite avec une plus grande clarté de ce qu'est la *sequela*. J'ai déjà abordé le sujet dans la lettre après le Synode : « La *sequela* est le désir de revivre l'expérience de la personne qui t'a provoqué et qui te provoque par sa présence dans la vie de la communauté ; c'est le désir de participer à la vie de cette personne par laquelle quelque chose d'Autre t'est apporté, et c'est envers cet Autre que tu es fidèle, en qui tu aspires, à qui tu veux adhérer sur ce chemin. »⁵⁹ Don Giussani nous a laissé cette description de la *sequela* pour que nous puissions faire la comparaison avec ce que nous vivons chaque jour. En effet, nous pouvons nommer *sequela* beaucoup de choses qui ne le sont pas, qui sont des réductions. Très souvent, nous pensons suivre parce que nous répétons le bon discours, celui que nous avons appris. Mais si nous comparons, nous voyons aussitôt la différence : pour don Giussani suivre n'est pas répéter ce que nous savons, mais c'est revivre l'expérience de la personne qui nous a touchés. Il s'agit de revivre une expérience et non pas de

⁵⁹ *Ibidem*, p. 64.

répéter un discours, même juste. C'est très différent ! Suivre, ce n'est pas non plus participer à certaines initiatives, même si elles sont justes, mais c'est revivre l'expérience de celui qui t'a touché. Suivre, ce n'est pas s'attacher sentimentalement et personnellement à l'un ou à l'autre, au chef du moment, parce que l'on peut s'attacher à quelqu'un sans faire son expérience. Suivre, c'est revivre l'expérience de la personne qui nous a provoqués, et c'est ce que nous désirons depuis le début ; quelqu'un rencontre quelque chose et dit : « je désire être comme eux, participer à cette expérience ». Don Giussani exprime ce que chacun désire, il adhère plus que n'importe qui à ce qui arrive à chacun de nous ; il est loyal avec ce qui émerge en nous, il ne se détache pas de la réalité. Que signifie participer à l'expérience de l'autre ? Que veut dire que l'expérience de l'autre ne réduit pas ? Regardez comment don Giussani répond : « C'est le désir de participer à la vie de cette personne par laquelle quelque chose d'Autre t'est apporté. »⁶⁰ Si nous ne parvenons pas à cet Autre, si nous restons attachés à la personne sans la suivre jusqu'à cet Autre, nous ne faisons pas l'expérience de celui qui nous a touchés. En effet, cette personne nous a touchés non pas parce qu'elle était particulièrement géniale, particulièrement bonne ou brillante, mais à cause de cet Autre, parce qu'elle a amené cet Autre dans notre vie. Ce qui touche ceux qui nous voient, c'est cet Autre que nous apportons à travers la fragilité de nos visages. Et si nous ne nous laissons pas introduire dans la relation avec cet Autre, nous ne faisons pas la même expérience, nous ne suivons pas l'expérience de l'autre. En parlant de lui-même, don Giussani disait : « Des centaines et des centaines de personnes peuvent se lier avec moi [et c'est lui qui le disait !], mais entre elles rien ne se passe »,⁶¹ parce qu'elles ne font pas la même expérience que lui, parce que ce qui unit, c'est le fait que chacun apprend, c'est-à-dire que chacun fait la même expérience que lui. Don Giussani ne se contentait pas du fait – et cela est vraiment son amitié pour nous – que de nombreuses personnes puissent se lier à lui, parce qu'en soi, cela ne suffisait pas. Jésus ne se contente pas de voir les gens se lier à Sa personne. Il multiplie les pains, et les gens se lient à Lui jusqu'à vouloir le faire roi, mais Jésus s'enfuit. « Il ne s'agit pas de cela ». Et Il reprend : « si vous ne comprenez pas que vous devez manger mon corps et boire mon sang, vous ne pourrez pas avoir la vie en vous ». Et lorsqu'Il les invite à faire la même expérience, ils se mettent en colère et s'en vont. Ils semblaient vouloir Le suivre, ils étaient attachés à Sa personne (ils voulaient Le faire roi !), mais ils n'étaient pas disposés à faire la même expérience que Lui, et donc ils L'ont abandonné.

Nous pouvons lire tout l'évangile avec cette clé de lecture : « Pierre, pour les gens qui suis-je ? » « Toi ? Le Messie ». « Bravo Pierre » ; il est lié, mais Jésus continue : « maintenant,

⁶⁰ *Ibidem.*

⁶¹ Consiglio Nazionale di CL, Idice, San Lazzaro di Savena (BO), 1-2 marzo 1980.

allons à Jérusalem parce que je dois mourir » ; « non, pitié ! ». Pierre est lié à Jésus, mais il ne veut pas faire la même expérience et donc il introduit sa propre mesure : « non, non, non, même pas en rêve ! », mais Jésus ne lâche pas : « alors éloigne-toi de moi, Satan, parce que tu penses comme les autres hommes, et non comme Dieu » ; c'est-à-dire que Pierre ne veut pas faire l'expérience de Dieu que Jésus fait ! Comprenez-vous la différence entre la *sequela* que Pierre a en tête et la conception qu'en a Jésus ? Jésus les déconcerte constamment, comme nous l'avons vu dans l'école de communauté. Ils arrivent au Jardin des Oliviers. Les soldats viennent pour Le capturer. Mais Pierre, qui n'avait pas compris les reproches que Jésus venait de lui faire, revient à la charge, tire son épée et coupe l'oreille d'un soldat. « Pierre, tu ne comprends donc pas ? Es-tu obtus au point de ne pas comprendre que mon Père dispose de légions d'anges ? Ou peut-être penses-tu qu'Il s'est endormi ou bien qu'Il est distrait ? Ne comprends-tu pas que ce qui arrive maintenant relève de Son dessein, que je me soumetts au dessein d'un Autre ? Et si tu veux être avec moi, si tu veux faire mon expérience, tu dois toi aussi entrer dans le dessein d'un Autre. Si tu n'y entres pas, quand les choses ne se passeront pas comme tu le souhaites, tu en seras toujours la victime. Mais moi, je veux t'introduire dans le rapport avec le Père qui est aux Cieux, te faire voir ce qu'est la vie, te faire expérimenter la victoire de ton propre lien avec le Père : lorsque tu verras cette victoire en moi, tu pourras comprendre que ce lien est plus puissant que la mort, plus puissant que n'importe quelle défaite. Je veux t'amener à comprendre que la vraie question, c'est le lien avec le Mystère qui te fait. Suivre, c'est me suivre jusque-là, car ce lien donne à la vie une consistance telle que tout peut bien arriver, mais toi tu existes. Ce lien se révèle plus puissant que n'importe quel mal, que n'importe quelle blessure, que n'importe quelle défaite ou circonstance. Est-ce que cela t'intéresse, oui ou non ? Parce que sinon, nous avons déjà perdu la bataille ». Comprenez-vous la passion que Jésus a pour notre vie ? Je comprends donc que quiconque se trouve devant un homme comme ça puisse désirer le suivre, vivre son expérience : « Alors que je relisais ton intervention de la journée de début d'année, une phrase m'a sautée aux yeux : "En réalité, c'est la bataille de toute la vie. Que dans ma vie je puisse voir Jésus présent ! C'est ce que nous promet notre amitié : une aide pour grandir, pour avancer, pour cheminer dans cette mémoire" quelle que soit la bataille. En ce début d'année, qui a été et qui continue d'être éprouvant, j'ai découvert en moi, encore plus qu'auparavant, l'exigence de suivre une personne avec qui je pourrais me confronter en vérité. Le jour de ma rentrée universitaire, je suis allée à la messe et j'ai rencontré un ami, plus âgé que moi, qui m'a tout de suite invitée à déjeuner. Nous avons eu une discussion soutenue avec une amie qui nous a raconté ses difficultés, que ce soit au niveau de ses études ou de la vie dans l'appartement qu'elle partage

avec d'autres étudiantes ; au fond, elle était un peu découragée. Face à tous ses problèmes, mon ami lui a demandé : "mais dans tout cela, y a-t-il eu au moins un moment où tu as fait l'expérience de la liberté ?" Ainsi, la discussion a totalement changé de ton, parce qu'avec cette simple question, le point central avait retrouvé sa place. "Dans tout ce qui t'arrive, reconnais-tu quelque chose qui te rende libre, grâce auquel tu ne t'écroules pas même si tout autour de toi semble être contre toi ?" Cette question fut la première de toute une série de provocations nées du rapport avec cet ami, et je me suis aperçue que moi aussi je désirais la même liberté, la même joie que lui, et j'ai décidé de le suivre. En faisant cela, je me suis aperçue qu'il était comme cela parce qu'il suivait sans compter cette compagnie, en remontant toujours à l'origine. Et en faisant ainsi, il a provoqué en moi aussi cette reconnaissance. En effet, chaque fois que je lui racontais quelque chose, il m'était impossible de rester partiale, parce qu'il me demandait les raisons de chaque chose. Et cela m'a poussée à commencer un travail : mais qui es-Tu, Toi, pour attirer ainsi un homme au point de le rendre si vivant et si libre ? [Cet autre que tu as devant toi te conduit vers un Autre ; mais qui es-Tu, Toi le Christ pour attirer ainsi un homme au point de le rendre si vivant et si libre ? C'est pour cela qu'il te touche, à cause de cet Autre]. Ensuite, j'ai commencé à demander : "Fais que moi aussi je Te reconnaisse, rends-moi comme lui", et chez moi, le désir a commencé à faire son chemin, le désir d'avoir moi aussi ce rapport conscient et sûr avec cette Présence que cet ami avait toujours à l'esprit. J'ai désiré refaire la même expérience que lui, alors qu'elle me semblait parfois si lointaine et abstraite, à cause d'un manque d'autoconscience, à cause de l'absence d'un travail sur moi. Maintenant, je ne me scandalise plus comme avant, mais je suis reconnaissante pour cette rencontre. Je te demande de m'aider à faire ce travail de reconnaissance et de *sequela* ».

Pourquoi est-ce décisif de parvenir à cet Autre ? Parce que c'est seulement si quelqu'un te conduit à cet Autre qu'il t'amène vers Celui en qui tu aspires, Celui que tu attends. C'est pourquoi don Giussani dit : « Et c'est envers cet Autre que tu es fidèle, en qui tu aspires, à qui tu veux adhérer sur ce chemin. »⁶² Si nous ne parvenons pas à cet Autre, nous ne trouvons pas ce que notre cœur attend. C'est pour cela que Jésus ne se contentait pas : « comprenez que si vous ne mangez pas ma chair et ne buvez pas mon sang, vous ne pourrez pas avoir la vie. Si je ne vous conduis pas à l'origine de ma vie, vous ne pourrez pas être vraiment fidèles, vous ne pourrez pas être pris, vous ne pourrez pas faire cette expérience de correspondance qui est l'aspiration de chaque homme ». Un ami m'a raconté, il y a quelque temps de cela, qu'à un

⁶² L. Giussani, *Il rischio educativo*, op. cit, p. 64.

certain moment, ayant commencé à faire l'expérience de cet Autre, il s'est surpris à redécouvrir un psaume qu'il avait entendu de nombreuses fois : « Mon âme a soif du Dieu vivant : quand le verrais-je face à face ? », et il a senti tout le chagrin et tout le désir de voir Son Visage. En restant sur ce chemin, si nous ne réduisons pas la *sequela* à notre mesure, nous nous surprenons tôt ou tard à désirer quelque chose dont nous n'aurions même pas rêvé quelques années auparavant, comme me le disait cet ami. Il avait déjà entendu ce psaume, mais il a pu le redécouvrir dans toute sa valeur grâce à ce qu'il était en train de vivre. Si nous ne faisons pas un chemin, nous perdons le meilleur. En revanche, quand nous faisons ce chemin, les choses commencent à nous parler, elles commencent à avoir de l'intensité, une chaleur, quelque chose de plus qui est-ce qui rend la vie différente ; et pas parce que ce sont des choses spectaculaires : un psaume que j'ai entendu des milliers de fois, acquiert tout à coup une densité, une intensité jamais perçue auparavant ; ou bien c'est le visage d'un ami, ou le fait de manger ensemble, ou de jouer ensemble au ballon. Pour expérimenter la nouveauté de la promesse du Christ, nous n'avons besoin de rien d'autre que de manger, de boire, de rester ensemble, d'étudier.

Lewis écrit : « Ce que j'aime de l'expérience [cette expérience de correspondance que je découvre en moi], c'est qu'il s'agit d'une chose tellement honnête. Vous pouvez vous tromper de route plusieurs fois ; mais gardez les yeux ouverts et on ne vous laissera pas aller très loin sans que n'apparaissent des signes d'avertissement. Vous avez pu vous tromper vous-mêmes [pendant des années], mais l'expérience ne cherche pas à vous tromper. L'univers donne la vraie réponse quand vous l'interrogez sincèrement. »⁶³ La vraie question est de savoir si nous voulons suivre, si nous sommes disposés à suivre un maître tel qu'il nous est proposé. Don Giussani ne nous propose pas autre chose que le témoignage, rapporté par les évangiles, du rapport de Jésus avec ses disciples : Il ne cédait jamais à un type de *sequela* qui ne serait pas le fait de suivre le dessein d'un Autre. Mieux que tous ses disciples, Jésus savait de quoi était fait le cœur de l'homme. C'est Lui qui l'avait fait, et Il l'avait fait pour l'infini. Il savait que s'ils ne parvenaient pas à cet Autre, ils ne pourraient pas être saisis. Nombreux sont ceux qui vous proposeront d'autres modalités de *sequela*. Si vous vous en contentez (comme quelque chose en deçà de ce que nous avons dit) alors allez-y, mais ce ne sera jamais la même chose, parce que nous ne décidons pas nous-mêmes ce qui nous correspond, ni vous, ni eux. L'expérience est honnête. Ici, il ne s'agit ni d'opinions, ni de conformité, ni d'un problème d'interprétation, comme beaucoup le pensent. Non, ce n'est rien de tout cela, c'est une question de correspondance. Vous devez décider si vous voulez grandir, grandir jusqu'à suivre la

⁶³ C.S. Lewis, *Sorpreso dalla gioia. I primi anni della mia vita*, Jaca Book, Milano 1980, p. 131. [Cf. C.S. Lewis, *Surpris par la joie. Le profil de mes jeunes années*, Mont-Pèlerin, Raphaël, 1998].

correspondance, ou alors si vous préférez écouter l'une ou l'autre des opinions qui courent. C'est le temps de la personne, et chacun de vous possède ce détecteur qui lui permet de découvrir si ce qui lui est proposé est vrai : cela s'appelle « correspondance ».

Ce n'est qu'en suivant que nous pouvons contribuer à ce que le Pape nous demande pour les prochaines Journées mondiales de la jeunesse : « chers amis, n'oubliez pas que le premier geste d'amour envers le prochain consiste à partager avec lui la source de notre espérance : qui ne donne pas Dieu, donne trop peu ! »⁶⁴ Nous pouvons offrir à nos amis rencontrés à l'université la grâce que nous avons reçue : nous l'avons reçue pour le monde entier, pour la mission, pour pouvoir partager ce qui nous a été donné avec tout le monde. Nous l'avons vu : parce que certains ont dit oui en arrivant à l'université – parmi lesquels ceux dont nous avons lu les lettres – ils ont pu trouver un fait de vie qui a réveillé leur espérance. N'importe quoi d'autre eut été trop peu. Nous devons conduire les personnes à rencontrer le Dieu vivant : « Devenez le cœur et les bras de Jésus ! Allez témoigner de son amour, soyez les nouveaux missionnaires animés par l'amour et le sens de l'accueil ! »⁶⁵ Vous êtes le cœur et les bras de Jésus. Mais pour « pouvoir offrir un fait de vie à nos frères les hommes – avons-nous dit dans la lettre après le Synode –, il faut que mûrisse en chacun de nous une telle autoconscience de notre dépendance originelle qu'elle nous fasse renaître de toute obscurité. Nous avons besoin d'être tellement pris par l'événement du Christ que Sa mémoire domine nos journées, car je ne suis jamais autant moi-même que lorsque Toi, le Christ, Tu viens à moi et m'envahis de Ta présence. »⁶⁶ Une autre de nos amies écrit : « Chez nous, les étudiants du CLU ne sont pas très nombreux [elle habite dans une petite ville], mais ce dont je me suis aperçue c'est que quand tu dis que c'est "le temps de la personne", le pas à faire est vraiment personnel. Je m'explique. Tu écrivais dans la lettre à la Fraternité : "Notre contribution peut s'insérer uniquement dans une dynamique mise en route par Dieu lui-même à travers son Esprit". C'est exactement comme ça que cela arrive. Je te raconte deux anecdotes. Au cours d'une école de communauté, un type est entré dans la salle où nous nous réunissons et a demandé : "CL, c'est ici ?" L'une d'entre nous [ils n'étaient que trois pelés et un tondu] a répondu : "Oui, c'est cela CL." Il a alors demandé : "Je peux rester avec vous ?" [Un fait de vie n'est pas une question de taille, mais de différence]. J'étais certaine que je ne devais me préoccuper de rien sinon de suivre ceux qui embrassent ma vie, de manière à me permettre à chaque instant de retourner à l'origine. Mais qui est ainsi attentif à ma vie, et qui a la charité pour me réapprendre sans cesse ce rapport

⁶⁴ Benoît XVI, *Message pour la XXVIII Journée mondiale de la jeunesse 2013*, Vatican, 18 octobre 2012, N°5.

⁶⁵ *Ibidem*, N°8.

⁶⁶ J. Carrón, *Lettre à la Fraternité de Communion et Libération*, 1^{er} novembre 2012.

mystérieux qui m'engendre ? Seulement celui qui suit, parce que c'est lui qui change l'histoire ». Un autre étudiant écrit : « Celui qui peut changer l'histoire, ce n'est pas celui qui réussit à faire les choses, mais uniquement un moi qui commence à changer. Je pense souvent à la réponse de Jésus quand on lui a demandé ce qu'il fallait faire pour accomplir les œuvres de Dieu. Il a répondu : "l'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'Il a envoyé" ».

Notre contribution au monde et à nos frères les hommes, c'est la foi, c'est la reconnaissance du Christ qui nous prend et qui donc peut faire briller Sa présence sur nos visages. C'est ce que nous dit le Pape – et nous terminerons là – : « Ainsi sont les nouveaux évangélisateurs [les nouveaux témoins] : des personnes qui ont fait l'expérience d'être guéries par Dieu, par l'intermédiaire de Jésus-Christ. Et leur caractéristique est la joie du cœur. »⁶⁷ Cela semble peu pour un signe, mais tout est là : la joie du cœur, imprimée sur nos visages.

⁶⁷ Benoît XVI, *Homélie à la Messe de Conclusion pour le Synode des Évêques*, 28 octobre 2012.